

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DÉRÉGLER LES SPRINKLERS  
SUIVI DE  
EN HAUT DES MARCHES, REDESCENDRE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
CHRISTOPHE DESLANDES

AVRIL 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à mes parents, pour leur présence, leurs encouragements répétés et leur amour. Merci d'avoir cru en l'importance de cette aventure. Vous avez rapidement compris, sans trop saisir ce que je faisais exactement, que je devais aller au bout de ce projet d'écriture. L'absence de pression m'a donné le confort qu'il fallait.

Merci à Frédérique, pour sa douceur et son support du quotidien, pour l'écoute qui se porte aux secours. Tu rends les choses possibles.

Merci à Martine Delvaux, pour ses lectures attentives, ses commentaires justes et généreux, et pour son accompagnement précieux qui, en me prenant là où j'étais, m'a laissé l'espace nécessaire pour créer et explorer.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iv
DÉRÉGLER LES SPRINKLERS .....	1
EN HAUT DES MARCHES, REDESCENDRE .....	60
ÉCRIRE CONTRE .....	61
UNE RÉSISTANCE MOLLE .....	73
LES HEURES OUVRABLES .....	84
ENTRE NOUS .....	94
BIBLIOGRAPHIE.....	103

## RÉSUMÉ

*Dérégler les sprinklers* est un bref récit qui se construit autour de l'adresse d'un fils à son père. Il se présente telle une lettre d'amour, comme une invitation à se regarder et à se repenser, comme un appel à se déprendre d'une masculinité normative. Par la succession de différents tableaux rendant compte de leur relation, il s'agit d'exposer, à travers le regard du fils, les manifestations et répercussions intimes d'une identité masculine codifiée et répétée collectivement. Dans ce récit, l'adresse portée vers le père laisse parfois place à une narration dont la destination est trouble, permettant alors d'entreprendre une discussion qui se retourne contre soi, pour s'imaginer autrement.

Dans *En haut des marches, redescendre*, je propose de réfléchir à la pratique d'écriture comme un outil de subversion et de déconstruction des normes masculines traditionnelles. En m'appuyant entre autres sur les textes de Jack Halberstam, Camille Laurens et Ewa Majewska, j'entrevois l'échec et la répétition comme ces éléments inhérents à la création littéraire permettant de confronter la logique capitaliste et de questionner le lien que l'on entretient avec l'identité masculine conventionnelle. Dans cette partie, j'articule ma réflexion autour de ce que pourrait être une écriture-contre, c'est-à-dire une écriture qui se positionne contre les dispositifs de pouvoir, en même temps qu'elle crée un lieu où écrire tout contre soi. Je mêle ici mon expérience aux ouvrages de bell hooks, Camille Toffoli et Sara Ahmed pour faire de l'écriture un geste d'amour et une résistance faible.

MOTS-CLÉS : masculinité, échec, répétition, performance, création littéraire, écriture-contre, weak resistance, amour, amitié

DÉRÉGLER LES SPRINKLERS

Tu te bricoles un semblant d'abri tempo, une véranda quatre saisons. Tu te plastifies à grandeur pour t'abriller d'un refuge, mais tes quatre coins ont vite commencé à retrousser. Tu l'as bâti à la hâte, ton repaire, en suivant les plans d'un vieux chum menuisier. Un manuel bourré de pages manquantes, de notes pas lisibles et de matériaux *back order* au Home Dépôt. Malgré tous tes efforts, l'humidité se faufile dans les brèches de ta façade de plastique. Tu dois apprendre à vivre avec les pieds mouillés en permanence sans trop laisser paraître ton inconfort. Et moi, je traîne pas loin derrière, des poches de sable dans les mains, à surveiller le niveau de l'eau.

Tu traces des cercles au milieu du champ. Tu te joues des tours. Tu tournes en rond dans ton gros tracteur rouge à en étourdir les épis autour. Tu brules du gaz, tu te donnes l'impression de travailler, surtout ne jamais arrêter. Tu retardes le moment où tu devras rentrer à la maison et puncher-in pour une job qui te demande encore plus d'efforts. Tu nous laisses souper en décalage. Toi dans ton champ. Moi perché à la fenêtre de la cuisine. C'est ta manière de nous donner un break à tous les deux. Même si on mange chacun de notre bord, tu prends souvent la peine d'écrire *bon appétit* sur un bout de papier laissé à côté de l'assiette que tu m'as réchauffée. Je revire ton mot dans tous les sens. Je le passe sous une flamme pour faire apparaître une encre invisible. Mais c'est vraiment juste écrit *bon appétit*.

Tes journées finissent rarement. Je me poste à la fenêtre comme s'il y avait des énigmes à résoudre en te regardant. Je pense que c'est dans ton tracteur que tu te sens le mieux. J'aime te voir tripoter le volant du bout des doigts comme si tu jouais d'un instrument, manipuler tes outils avec grand soin, entretenir grassement tes machines en sifflant *C'est ma vie*. Quand je t'entends en écho insulter des pièces qui ne veulent pas s'imbriquer les unes dans les autres, ça me rend étrangement bien. Je paierais cher pour savoir ce que tu fais une fois seul dans ton tracteur. Je t'imagine parler au champ, connaître chacun des plants, leur donner un nom, et leur dire *salut* un par un. *Salut Berthe. Salut Julie. Salut Claude. Salut la gang.* Tu prends les présences et tu omets de nommer deux trois concombres pour t'éviter un trop gros choc durant le temps des récoltes.

La terre va mourir avec toi et tu prépares tes au revoir. Tu remercies les plantes pour leur confiance aveugle. Tu leur demandes pardon pour toutes ces journées passées au soleil sans les avoir crémées. On ne s'en est jamais parlé, mais je sais que tu le sais, au fond. Je n'ai pas l'ambition de prendre la relève de la ferme. Je n'ai pas d'ambition tout court. Ça s'arrête ici, avec toi. J'imagine qu'un jour on va s'en parler, qu'on arrêtera de fixer le soleil, mais pour l'instant, on fait comme si de rien n'était. Je pense que ça te rend triste de voir s'approcher tes dernières récoltes. Tu as deux miroirs de char devant les yeux et tu as compris que la fin est closer than it appears. Je me demande si ça s'applique à nous deux aussi. Closer than we appear. On est pris dans quelque chose qui nous dépasse. J'aurais envie de nous mettre dans une sécheuse à heavy duty, et de vider une boîte d'assouplisseur avant de nous faire tourner une bonne demi-heure. On ressortirait défripés avec un léger mal de cœur. Ça nous aurait ramollis juste assez, mais il faudrait sûrement tout recommencer. Un bout de papier oublié dans une poche de pantalon aurait scrapé la brassée.

Tu es stâlé à marée haute. Je suis là à essayer d'enfiler un wetsuit qui ne me fait clairement pas, à respirer par la bouche parce que mon masque de plongée me pince le nez. J'ai la gorge sèche en permanence, les lèvres gercées, celle du bas toujours fissurée. Tout ce que je mange goûte un peu le sang. La lune n'a aucun effet sur toi, et moi, je suis l'épais qui pense être capable d'atteindre le bouchon du bain pour te vider de ton eau stagnante dans l'espoir de révéler je ne sais pas quoi. Un échouage de bois morts à revamper en tables de cuisine qui valent cher, ou une berge de coquillages qui lacèrent les pieds et qui ne sont même pas assez beaux pour s'en faire des colliers.

Je voudrais te déposer sur le bord d'une fenêtre avec des tomates. Te laisser murir jusqu'à ramollir. Tu t'affaisserais un peu sur le côté, tu ne résisterais plus. Je t'envelopperais de mes doigts et ils passeraient à travers toi. Je te relâcherais sans que tu retrouves ta forme de départ. Je t'aplatirais au rouleau ou te ferais passer par les trous d'un presse-ail. Tu viendrais accompagné d'un couvercle, pour empêcher que des bouts de toi sèchent à l'air libre. Ou alors il faudrait que ce soit plus brutal et je te ferais tourner au micro-ondes avec du métal. Je te repasserais au papier sablé gros grains. Je te mettrais dans un vivarium sous une lampe brûlante. Puis je dégusterais tes retailles en cachette, curieux de voir ce que tu goûtes, même si c'est écrit *toxique* sur l'emballage.

Tu traînes sur toi des fusées de détresse. Quand tu te surprends à te dévoiler, devant une livre de beurre éventrée par un blé d'Inde bouillant, ou des fleurs qui prédisent l'abondance de septembre, tu tires dans les airs pour te ramener en lieu sûr. Tu évites la dérive de justesse et pendant que le ciel continue d'être rouge, tu te refermes comme une moule qu'on aurait cognée contre une autre pour vérifier si elle est bien vivante. Tu pousses en grappe sur la côte. L'iode me gonfle la langue. J'ai planté des aiguilles dans ton canot de sauvetage, tu peux arrêter de souffler.

Je suis des cours d'improvisation en cachette pour m'aider à affronter nos rencontres imprévues devant le frigo. J'espère souvent qu'Yvan Ponton apparaisse derrière l'ilot avec son sifflet pour mettre fin à notre duel muet et au malaise ambiant grandissant. Tu es rarement pénalisé pour décrochage. Je me suis toujours demandé si tu avais mal aux yeux à force de ne jamais les poser. Deux superballes qu'on ne peut plus arrêter. Tu cherches quelqu'un sur qui tomber. Un coéquipier pour te souffler des pistes ou pour venir te remplacer. J'ai envie de te dire que c'est correct. Que la distance qui nous unit pourrait aussi être confortable. Que tes yeux qui jouent à la tague, je ne sais pas à qui ils rendent le plus service. À moi, pour éviter ton regard lourd et luisant de fierté. À toi, pour t'éviter d'avoir à me le dire un jour.

Notre intimité sue l'inconfort et les seaux commencent à déborder. La maison prend des allures de plancher de vestiaire de piscine, nos peaux ratatinent. Tu enlèves tes caps d'acier comme si de rien n'était. Je me chausse de bottes de pluie ou de pantoufles doublées de sacs-poubelle. Je me protège jusqu'aux mollets pour affronter nos gestes maladroits et les gorgées d'eau interminables qui ponctuent nos courts échanges. C'est d'un malaise à se défenestrer et on a besoin d'un court moment pour récupérer. Tu passes tes soirées enfoncé dans ton divan, rivé à la télé, une bière à la main. Tu décapsules des bouteilles pour te faire accroire que tu te dénoues et te vides en même temps qu'elles. Tu grattes ta peau comme une étiquette à décoller. C'est d'un bain de vapeur que tu as besoin. Debout dans ton dos, je te surveille, jusqu'à ce que ta tête tombe par en avant. Tu fais l'étoile dans une pataugeoire. J'essaie de retirer tes flotteurs sans te réveiller.

Tu mets du sel sur les sueurs qui dressent tes poils, et évidemment, ça ne fonctionne pas. Tu restes parsemé de ces taches qui ne partent pas à l'eau froide. Quand il te prend l'envie d'écouter de la musique, je sais que tu as passé une belle journée, que les récoltes ont été bonnes et qu'aucune machine ne t'a ralenti. Dans tes oreilles, juste pour toi, tu fais toujours jouer le même album. Celui du Lait, *L'album Blanc*. Tu te sers un grand verre des Greatest Hits des producteurs laitiers. Ces rares moments de dérapage ne durent pas plus que quelques gorgées. À chaque fois que tu atteins la fin de la deuxième chanson, tu te buttes à de drôles de reflux. Une contrebasse à contenir dans le fond de la salle à grands coups de Lactaid. Alors tu débranches brusquement le système de son sans prendre la peine de l'éteindre avant. Tu dis que le disque saute. Le disque est en parfait état.

Je capture des mouches à fruit avec du vinaigre de cidre et du saran wrap troué. Mes talents de chasseur s'arrêtent ici. Quand je marche avec des ciseaux, je ne tiens pas les lames dans le creux de ma main. Et devant le miroir de la salle de bain, je me rends à deux incantations de Marie-Noire avant que la chienne me pogne. Mon courage se résume à ça. J'ai l'impression que tu vois dans nos écarts le signe d'un échec à camoufler. La paille te sort par les yeux et te gonfle le ventre. Au milieu du terrain, tu tends tes bras en perchoir. Tu prends le relais des épouvantails, chacun son tour de garde. Tu éloignes les corbeaux et je ne sais pas qui de nous deux tu essaies de protéger. D'autres fois, tu remplis les mangeoires ou tu t'asperges de pisse pour attirer des animaux assoiffés. Alors je comprends que c'est chacun pour soi. Tu es un aimant qui perd le Nord. Les menus de restaurant fixés au frigo tombent au sol un à un et on n'a rien à décongeler pour souper.

Quand la terre te le permet, tu t'isoles à ton camp de chasse. Ta tanière regorge de trophées. Sous chacun d'eux est gravé le nom du chanceux qui lui a mis la main au cou. Recensement d'une virilité convoitée. Exposition sous le thème *ma graine est plus grosse que la tienne*. Alternent bois de cerf, têtes d'ours, pattes de lapin et photos de femmes nues. Quand tes retraites solitaires se transforment en rassemblement avec tes chums, tu répètes, comme une litanie, *ce qui se passe au camp, reste au camp*. Vous crachez un à la suite de l'autre dans un verre et en prenez chacun une gorgée. Le pacte est scellé, la semaine peut commencer. Tu ressens alors le besoin de parler fort, de troquer l'eau pour l'alcool, de faire dévier vers l'humour toute once de moment sérieux qui ose se pointer à l'occasion. Puis, les jours passent. Tu laisses une plus grande place aux silences et aux conversations intimes qui finissent maladroitement. Il ne faudrait quand même pas alerter l'animal.

En te dispersant dans les bois avec ta veste rouge et orange, tu ornes la forêt de lumières de Noël. Ça prend des airs de rue de banlieue alors que c'est justement ce que tu tentes de fuir. Tu t'immobilises au son des craquements et je me demande à quoi tu penses quand tu brandis ton arme. Si tu fermes les yeux ou si tu souris bêtement, libéré. Tu rejoins l'animal fraîchement tombé, fais glisser le poil rude entre tes doigts. Tu t'enveloppes de la chaleur d'un corps qui te guettait de trop près. Tu te loges dans le réconfort d'une impuissance repoussée, tu as toi aussi des pièges à contourner. Je t'imagine défaire les collets que tu croises sur le chemin du retour. Tu n'essaies pas de sauver les lièvres, tu veux nuire aux autres chasseurs. Tu espères que l'un d'eux rentre les mains vides. Tu sais ce qu'on réserve à celui qui n'a rien tué et tu ne veux surtout pas rater le spectacle. Il y a la robe noire ajustée, enfilée de force. Les talons hauts qui foulent les chevilles. La perruque blonde défraîchie qui pique la peau. Le rouge à lèvres pétant impossible à faire pâlir. Et la danse pour les chums qui s'éternise au milieu de la cuisine.

Tu bouillonnnes la hotte éteinte. Tu as des élans impulsifs difficiles à contrôler, quelque chose qui serait à évacuer. Tu enfourches le quatre roues qui trône au milieu du garage. Tu fais jouer *Summer of '69* dans le tapis. Tu te mets en bedaine et tu fonces vers la plage du village en empruntant des chemins pas possibles. Tu fais semblant de chauffer manuel en soulevant tes pieds contre des pédales imaginaires. Tu viens perturber le calme de bord de fleuve que sont venus chercher les derniers vacanciers. Tu enchaînes les wheelies et les donuts dans le sable. Tu disparaiss dans des nuages diesel. Tu te donnes en show, et tu crois en donner un pas pire à en juger par les réactions autour. Tu troques ton casque pour une casquette à palette cassée. Une vieille affaire molle qui se plie dans tous les sens. Tu pourrais facilement en faire un avion en papier ou tout autre origami. Quand elle s'envole au vent pour rejoindre un pique-nique de viandes froides, on te la rapporte par réflexe en en faisant une boule en forme de pickup sans jamais se douter que ce que tu aurais aimé c'est une belle cigogne en papier. Alors la buée se dissipe et tu te dis que tu as peut-être réussi.

Les journées chaudes, tu rentres la chaloupe dans la maison. Tu fais tourner les pales du moteur dans le vide pour nous rafraîchir. Tu te nourris aux popsicles et tu t'engourdis les pieds dans une glacière pleine de ice packs. On vit dans un presto et tu essaies de retarder le moment où ça va sauter. Tu prends ma tête entre tes mains, tu accotes ton front contre le mien sans rien dire. C'est glissant de sueur. Tu veux me transmettre tes pensées par télépathie. J'espère que ton message implique de la limonade ou quelque chose qui diluerait les émanations du moteur. Tu rejoins la chaloupe et je perds alors le signal. Je ne sais pas ce que tu attends de moi, si tu veux que je te rejoigne, que je t'accompagne pour aller presser des citrons. J'ai l'impression que tu t'apprêtes à prendre la fuite et que ma bouche restera pâteuse. Je frôle le coup de chaleur. Je me dis que mes freckles annoncent la canicule, les fruits se gorgent de leurs sucres et moi ma peau c'est du sel de table. Des traces de rousseurs comme les pas à suivre pour manger un bon sandwich aux tomates. Et à toi, je dis *j'ai le front graisseux, ça me donne faim*. J'ai besoin d'un tuner.

Il m'arrive d'espérer que le bateau renverse et que ta tête effleure une roche. Ou encore que du haut de ton tracteur, tu manques la première marche et les fines herbes ne seraient pas suffisantes pour amortir ta chute. Je placerais alors une chaise devant la fenêtre. Le champ t'inspirerait une convalescence lente. Je t'approcherais avec une carotte dans le creux de ma main. Tu accepterais mon aide sans me mordre les doigts. Je roulerais mes bords de pantalons avant de te rejoindre dans le bain pour te rincer à la chaudière. Je te nourrirais au gâteau Forêt-Noire. Tu mangerais seulement les cerises au marasquin et j'aurais réussi à te faire avaler ta portion de fruits. Je m'en confesse, je suis dans l'attente du prochain drame.

Tu tailles sur les cadres de porte la grandeur de tes plus beaux légumes. Si on s'y attarde vaguement, ça passe pour des égratignures ou des marques d'usure. En s'arrêtant un peu, on décèle un échafaudage de fines lignes tracées à la règle, de noms et d'années qui s'entassent. Tu préserves chacun de ces légumes au sous-sol, dans des pots Mason. Des conserves comme du formol. Tu te réfugies souvent à la cave sous prétexte d'avoir chaud, mais en haut des marches, j'entends le verre qui s'entrechoque. Je te devine à travers ce carillon, à la recherche d'une aubergine bien grasse. Puis vient le silence. Alors je sais que chacun de mes pas est un bruit de trop à étouffer avec des coussins. Tu es dans l'attente d'un faux mouvement, prêt à me disqualifier d'avance. Je titube au-dessus de ta tête, j'ai une roche dans le soulier. Je marche en code morse, décodes-tu mon message ? *Tout n'est pas à stériliser et à mettre dans le vinaigre.* Je voudrais ajouter nos noms entre deux haricots, nous insérer dans un bocal et nous regarder évoluer jusqu'à moisir.

Tu ne te baignes pas et moi non plus. Et pourtant tu prends soin de la piscine comme d'une chose précieuse à préserver. Comme si à tout moment un pool party pouvait s'improviser dans la cour arrière. Tu marches en équilibre sur ses rebords fragiles, la puise serrée entre les mains, sans jamais porter attention au fil électrique qui te menace de trop près. Tu sors de l'eau tout ce qui y flotte, secoues violemment le filet pour le vider de ses saletés et éclabousses tes mollets au passage. Je crois que tu le prends personnel que des feuilles aient choisi de se poser sur ton eau plutôt que de rejoindre le sol. Quand il n'y a plus que l'eau dans la piscine, tu peux rester perché au-dessous d'elle pendant des heures à attendre je ne sais pas quoi. Puis tu enchaînes les backwashes et les traitements-chocs comme pour évacuer du même coup tout ce qui vient de te traverser. Tu remplis une éprouvette d'eau claire et te rends au Club Piscine. Tu reviens toujours tout souriant et le torse bombé, fier que le jeune commis ait pris en exemple l'analyse impeccable de ton eau pour la comparer à celles des autres. Tu penses alors tenir entre tes mains la preuve que rien n'est trouble. Je le sais car ton regard se met sur pause.

La housse qui sert à recouvrir le set de patio n'est jamais rangée bien loin. Tu te pratiques à la déployer en un seul geste, à la manière d'un filet de pêche planant au-dessus d'une rivière. Tu ménages les barreaux de chaise de la rouille, et les coussins ne deviennent pas des éponges. Tu n'as pas besoin de licher ton index pour intercepter la direction du vent. Tu es comme les arbres peignés d'un côté, dans un corridor qui souffle toujours du même bord. Tu rebrousses souvent chemin sans trop expliquer pourquoi. Tu marches en vitesse pour te mettre à l'abri et espères que ça passe rapidement. Tu es cette sorte de devin avec une branche qui pointe vers le haut. Un sourcier avec son balai. Tu es capable de lire la pluie dans les feuilles des arbres, mais quand c'est moi qui te tourne le dos, tu deviens cette personne qui cherche une paire de lunettes déposée sur le bout de son nez.

Tu as ta manière de parler : la bouche fermée et les bras croisés. Tu es un ventriloque avec les mains dans rien. Pour te délier, je te rejoins parfois sur le divan. Mes intrusions te réaniment en sursauts. Tu t'empares brusquement de ta bière pour la pointer vers la télé, et je ne peux pas dire si tu essaies de faire une blague ou si, pris de nervosité, tu t'es mélangé entre la télécommande et ta bière. Mais ça me fait rire. Et toi aussi. Si tu te lèves pour aller chercher des After Eight, je sais que c'est ta manière d'étirer le temps. Tu les étales sur la table devant nous. Tu soignes la présentation en les disposant en éventail. C'est une belle attention même si c'est des chocolats vieux de deux Noëls. Je crois qu'aucun de nous deux n'aime vraiment ça. C'est beau et déprimant de penser qu'on s'inflige ça à répétition. Quand tu en as assez de cette proximité ou du goût de menthe cheap dans ta bouche, tu éteins l'écran de la télé et on retrouve le silence auquel on est habitués. Tu ramasses ta bière et les emballages de chocolat. Tu me souris et me dis *bonne nuit* avant de fermer subitement la lumière. Tu me laisses dans le noir et je me dis qu'au fond, c'est peut-être à ça qu'on est voués toi et moi.

Tu pars le feu de foyer en plein mois d'août. Tu sors les ramoneurs de leur hibernation. La cheminée est propre, prête à cracher ses postillons tisons et à éteindre ses butchs sur le tapis du salon. Tu espères réchauffer je ne sais pas quoi. Ou envoyer un message de fumée à je ne sais pas qui. Tu essaies de dire quelque chose, sauf qu'il manque le fil entre les deux cannes de conserve que tu colles contre tes oreilles. Tu entends la mer et c'est tout. J'aimerais ça t'aider, mais je sais que c'est délicat t'approcher dans ces moments-là. Tu es fâché contre les courtes flammes qui ne veulent pas t'obéir. Tu secoues violemment le début de braise avec le tisonnier en fonte. Tu poignardes le feu. Tu souffles à sa base jusqu'à t'époumoner. Tu varies les techniques d'allumage, alternes entre la tour et le tipi. Tu vas même chercher le starter à cigarette dans l'auto. Mais on sait tous les deux qu'à la fin, tu vas mettre ça sur le dos du bois mouillé même si les buches sont entreposées dans le garage à l'année.

Je me souviens de cette fois où tu avais cru que *champ contre champ* impliquait un échange de terres alors que je parlais de cinéma. Tu avais dis *je sais ben pas quel morceau de terrain tu pourrais m'échanger*, et devant mes sourcils circonflexes, tu as ravalé ton orgueil par le mauvais trou. Tu as prétexté devoir aller vider les gouttières, mais l'absence de craquements provenant du toit t'a trahi. Tu es monté débrancher l'antenne et tu es resté figé là un moment, comme pour la remplacer. Tu variais la position de tes bras pour assurer le maintien d'une connexion, et une chance qu'il n'y a pas eu d'orages cette journée-là. Tu es réapparu avec des antiacides plein les poches, de la même manière qu'on dissimule des bonbons à l'entrée des cinémas. Assis dans le divan, tu les avales comme des petites menthes. Tu empêches les choses de remonter et de se répandre à tes pieds.

Tu multiplies les faux comptes, tu te crées des profils Facebook de toute pièce : Sandra Beaulieu, Sylvie Beaulieu, Anne Beaulieu. Ce ne sont pas des sœurs. Tu manques juste un peu d'imagination. Tu te bâties un réseau complexe d'amitiés, un filet social aux mailles bien écartées, alors qu'en réalité, tu entretiens de longues correspondances avec toi-même. Quand tu en ressens le besoin, tu te connectes sur ta tablette et tu envoies un message à l'une d'entre elles. Vous vous écrivez au rythme de tes connexions / déconnexions et des mots de passe oubliés qu'il faut recréer. Tu quittes souvent sans même te dire bye, quand tu en as assez et que tes cernes de sueurs te remettent en pleine face que c'est beaucoup d'ouvrage tout ça alors que ça pourrait être si simple. Et moi, comme toi, je suis là à prendre de grands détours alors que ce que j'essaie de te dire c'est *à qui tu parles quand t'as besoin de parler ?*

Tu regardes le pain de viande par la fenêtre du four pour que son centre cuise plus rapidement. Tu te déplaces en fast forward, et ne trouves plus la manette pour t'arrêter. Tu coches des listes de choses à faire dans l'empressement d'arriver à la suivante, et tu te sens coupable les jours de pluie. Des fois, l'ombre des arbres s'étend sur le mur de la cuisine. Le vent les fait bouger en stop-motion. C'est une tapisserie vivante et je n'espère rien de plus. Je peux regarder ce film-là pendant des heures et j'hésite à aller te chercher. J'ai peur que par ta simple présence tout arrête de bouger. Je voudrais te déposer au milieu de cette scène pour voir si tu y survivrais. Tu essaierais sûrement de l'éclabousser de ton urine ou de faire tes dents contre les troncs d'arbres. Puis peut-être que tu cèderais à tes envies. Sans brandir la menace de la camisole de force, tu t'adosserais contre une roche au soleil et te ferais rôtir le dos jusqu'à t'effacer. Tu reviendrais à demi calciné, et je te coulerais les pieds dans le béton pour que cette lenteur soit celle de tous les jours.

Je ne crois pas t'avoir déjà vu porter le veston qui pend dans ton garde-robe. Je ne sais pas s'il est là en prévision de la mort de quelqu'un ou s'il te rappelle que tu n'as pas besoin de costume pour répéter ton grand rôle. Je me demande à quoi tu joues quand tu es dedans. Si tu te fais passer pour un riche banquier en criant des ordres au téléphone, ou si tu t'imagines te rendre sur le tapis rouge d'un gala lors duquel on te remettrait le prix de l'agriculteur ayant récolté la plus grosse courge. Tu aurais préparé un mot et tu remercierais maladroitement tous les gens que tu connais en finissant rapidement par les plus importants. Je voudrais savoir si ça t'arrive de tricher, même dans tes t-shirts troués. De déroger du script sans t'enfarger, de t'engager un souffleur les jours où ça ne te tente pas. Ou bien si tu t'arranges toujours avec le gars de l'éclairage pour qu'il déplace le spotlight sur toi, même si c'est à côté que ça se passe.

Sur la route, vers la pêche, ça devient difficile de résister à l'envie d'ouvrir la porte du char et de se laisser rouler sur l'asphalte. En voiture, je me transforme en ce parfait étranger que tu viens de ramasser sur le bord du chemin. Tu fais le tour des questions de base puis tu fouilles dans le coffre à gants à la recherche d'un dialogue troué ou d'une légende qui t'expliquerait le sens des icônes qui s'allument sur mon front. Je les vois les gouttes qui perlent dans ton cou. Je le vois que tu t'enfonces dans ton siège pour les faire absorber. Mais du cuir c'est étanche. Et à chaque fois que je te surprends à transpirer, je me réjouis que ta peau ne soit pas totalement tannée. Qu'à force de pression, des choses finiront peut-être par sortir. Tes pores comme des bouilloires, reste juste à ouvrir les ronds. Tu prétextes souvent devoir arrêter gazer en chemin même si la tank est à moitié pleine. Tu quêtes de l'assistance routière à CAA Québec le temps de faire le plein. Au bout du fil, on te réitère que fournir des sujets de conversation pour la route ne fait partie daucun de leurs forfaits annuels. Tu te résignes en tétant du beef jerky pour t'occuper la bouche. Quand enfin les cours d'eau viennent et vont derrière les arbres, je sens tes épaules s'affaisser un peu. Arrivés au bord du lac, tu laisses le moteur de la voiture rouler pour te jeter le premier dans le canot. Parce que sur l'eau, la règle c'est le silence. Sinon les poissons s'en vont.

Une fois les récoltes terminées, tu sors ta chaise pliante. Ses contorsions pleines de rouille te rappellent tes genoux qui s'effritent. Tu remplis ta glacière comme s'il y avait des chances que tu oublies de revenir. Tu déposes une lampe sur ton front, et une à l'arrière de ta tête aussi, comme si tu ne connaissais pas le chemin par cœur. Tu deviens un gyrophare qui flotte dans la nuit. Tu avances en ligne droite et arrivé au milieu du champ, tu t'enfonces les pieds dans la terre froide. Tu t'assois au centre de plus rien pantoute, devant la preuve du travail accompli. Tu fermes les lumières et allumes un gros cigare. Au loin, tu n'es plus qu'une mouche à feu qui fait du sur place. Tu contemples l'horizon révélé par la moissonneuse-batteuse. Tu es fier. Et épuisé aussi sûrement. Tu te réalises au même rythme que tes légumes et je ne peux pas m'empêcher de me demander si ça a toujours été ça, le plan. Si en cours de route tu t'es balayé en miettes sous un tapis et formé des petites collines à cacher avec des tables basses. Et après tu t'étonnes de te cogner les orteils sur les meubles du salon.

Je t'imagine souvent avoir tenu tête et être ce grand joueur de xylophone. Parce que même dans mes rêves, tes doigts n'ont pas cette dextérité fine qui t'aurait permis de jouer du piano. Tu t'assoirais derrière un instrument que tu te serais gossé toi-même. Quelque chose de surdimensionné. Quelque chose comme huit pieds de long. Un decrescendo de belles grosses lattes de bois bien lustrées. Un cerisier que tu aurais abattu et sur lequel tu ferais résonner tes mailloches. Des fois, tu t'installerais dehors. Tu jouerais en te laissant bercer sur ton banc, comme le font les plus grands. Tu ferais de grands mouvements avec tes baguettes et on croirait que tu essaies de faire atterrir un avion. Tu enchaînerais les chansons de *L'album du lait* une par une, ému de la première à la dernière. Et puis tu resterais assis, confortable, pour apprécier le bout de tes doigts qui résonnent encore lentement pendant que j'essaie de trouver un meuble sur lequel déposer ma tasse.

Devant les portes automatiques du Canadian Tire, tu prends une pause pour rentrer ta chemise dans tes pantalons et pour resserrer les lacets de tes bottes. Tu profites du reflet qui t'est renvoyé pour lécher tes cheveux sur le côté. D'autres passent leur samedi aux glissades d'eau. Toi c'est dans le réconfort d'une odeur de pneus neufs. Tu erres dans les rangées et on dirait que tu flottes. Tu prends un plaisir fou à répondre aux questions des clients à la place des commis de plancher introuvables. Tu regardes du coin de l'œil le fond de l'allée 5, défiles devant elle rapidement. Tu sais que par là-bas, il y a un piège à éviter. Une invitation à rompre les coutures, et des points de repère à effeuiller. Des pancartes jaunes annoncent que les pelles et les souffleuses sont en rabais. Les râteaux et les sacs XL de papier brun viennent en deux pour un. M'aiderais-tu à creuser en sachant d'avance que c'est pour déterrer un tas de marde, ou pour déboucher des geysers asthmatiques qui crachent du sang ? Le sol comme un gros dégât à prévoir, et à ramasser. J'ai besoin de tes bras.

Avant de te rendre sur l'eau pour pêcher à la mouche, c'est dans un stationnement vacant que tu te pratiques à jeter la ligne. Des carrosses éparpillés comme autant de futures prises. Tu exerces ton geste, c'est ta générale. Tu laisses la mouche effleurer le gravier pour le quitter aussitôt. C'est des va-et-vient d'une grande politesse. Les scintillements du fil de pêche révèlent ses longues ondulations, ça en donne mal dans le bas du dos. Les gens du village te prennent pour un fou. P'tit méné. L'brochet perdu. C'est les noms qu'ils te donnent quand ils te voient essayer de pêcher de la garnotte. Mais toi, tu penses tenir quelque chose. Tu reviens toujours des chaudières pleines de rien en disant *y'avait pas grand-chose à taquiner sauf des cannes de bines*. Tu les tiens dans les airs, un amas de cordes au bout de tes bras. J'ai toujours pensé que ça devait être compliqué à faire tenir ensemble. Un mobile de cannages que tu patentes et t'obstines à réaliser dans le coffre de ton char. Tu dois en sacrer une shot, mais à chaque fois tu rentres en riant, comme la première fois, fier de maintenir en vie ta tradition.

Je me magasine un saumon et un aquarium sur internet. Je voudrais que ma chambre soit une rivière du Nord. Une pièce vide avec au centre un long bocal au fond couvert de petites roches bleues. Il y aurait un diffuseur d'huiles essentielles dans un coin de la pièce et il projetterait une odeur de roches mouillées. Le saumon nagerait dans une lumière qui alterne entre le vert, le mauve et le rouge, comme les piscines de banlieue le soir, et je regarderais sa petite bouche s'ouvrir et se refermer sans jamais me tanner. Plus jamais rien à frayer. Je suis rendu avec un algorithme piscivore. La même vidéo revient souvent. Celle d'une première pêche, de prises perdues, de prières lancées dans le courant, d'une puise qui se présente en amie et d'un saumon qui se fait complètement avoir. Je finis toujours les genoux mous et l'intérieur des joues complètement grugé. Je voudrais que cette vidéo tombe entre tes mains. Je te l'enverrais sous le couvert d'une chaîne de lettres pour que tu sois obligé de la regarder et de la relayer à cinq de tes chums, sans quoi planerait la menace de pêcher des ménés durant les sept prochaines années. Je m'installerais par-dessus ton épaule pour déceler tes secousses. Alors je saurais si je peux t'inviter sur le bord de l'eau en haut des marches.

Tu collectionnes les napperons de casse-croûtes. J'ai toujours aimé le temps que tu prends pour les regarder avant de choisir ceux qui dresseront la table. Quand tu ouvres le tiroir qui les couve, ça sent un mélange de friture et de librairie dans la maison. Tu as attribué une valeur bien précise à chacun. Tu les connais par cœur, sais exactement lequel sortir pour chaque occasion. Je crois que tu aimes la tranquillité qu'ils t'apportent. Cette possibilité qu'ils t'offrent de pouvoir te réfugier dans la lecture de petites annonces ou dans les taches de graisse qui te ramènent en arrière. Tu deviens alors ce cartographe des cantines du coin. Ta langue se dénoue. À chaque motif graisseux son histoire. Je te laisse les transformer et les exagérer. Je te regarde t'emballer entre tes bouchées et confondre deux anecdotes entre elles. Je me dis que nos arrêts pour dîner des steamés ne sont peut-être qu'un prétexte pour accumuler des réserves de choses à se raconter. Des munitions qui ont comme plus grande menace de nous fendre la peau aux paper cuts.

Tu te sers des napperons comme leviers, pour soulever ce qui normalement te barre le dos. Ils te permettent de te rapprocher en même temps que de te sauver. De la petite monnaie pour économiser en interurbains. Les encadrés d'emplois à pourvoir reviennent souvent et je crois que tu prévois le coup. Tu dis que je dois me pratiquer. Alors tu te redresses le dos et exiges que je fasse pareil. Tu te présentes en me serrant la main. C'est moite et chaud. C'est maladroit et beau. Tu me commandes de te regarder dans les yeux. Tu veux connaître mes ambitions. Tu veux savoir pourquoi moi au lieu d'un autre et à quel animal je m'identifie le plus. Tu t'égares parfois en me demandant comment je vais et je ne sais alors plus à qui je m'adresse. Tu joues à être un autre et j'ai pourtant l'impression d'avoir accès à toi. Je me demande si tu le vois ce que ça fait sur nous. Tu dois te faire étranger pour nous rendre confortables. Je voudrais que tu abordes des sujets sérieux de la même manière que tu me prépares à une entrevue. Ce serait stressant parce que c'est toujours plus gênant répéter à deux que devant une foule. Mais nos ventres se délieraient et le reste suivrait. Je voudrais que sur les napperons de casse-croûtes, il y ait des espaces qui parlent d'amour.

Les matins de grosse neige, tu sors dehors en robe de chambre, des raquettes dans les pieds. Tu regardes si tes pistes ont été soufflées ou si d'anciennes ont été dévoilées, puis tu fonces dans l'urgence d'en tracer des nouvelles. Tu sèmes la confusion en tournant sur toi-même ou en revenant sur tes pas. Tu estampes ton poing dans la neige pour imiter le passage d'un orignal. Il y a des choses que tu aimerais déterrer, mais l'idée de te cacher est plus grande. Tu plantes des carottes dans le sol comme si tu espérais qu'à ces endroits précis des bonhommes de neige se dressent par eux-mêmes. Tu voudrais te faire pousser une foule qui t'observerait, et te protègerait. Dans un mouvement d'une grâce étonnante, tu dénoues ta robe de chambre et te laisses tomber vers l'avant. Tu marques le sol de ton corps en croix comme ce point vers où aller pour te retrouver. Tu as les berges floues. Je te drille par petits bouts pour révéler le chemin à prendre sans m'enfoncer. Tu es le fleuve en hiver et j'attends qu'un employé de la ville change la couleur du drapeau.

Le ventilateur suspendu au plafond du salon fait de l'overtime depuis des années. Les rideaux houlettent comme hiver. Tu collectionnes les presse-papiers par défaut, tes mots ne s'envolent pas. Je ne sais pas c'est quand la dernière fois que les hélices ont été en veille. La seule chaînette qui ballotte ne sert plus qu'à fermer ou ouvrir la lumière. Pour tout le reste, nous n'avons plus de contrôle, et tu as abandonné l'idée de le réparer. Tu en profitas pour fumer, allongé sur le divan. Tu souffles la fumée vers le plafond et le ventilateur s'occupe de diffuser une sorte de brouillard dans la pièce. Tu es une machine à boucane. Tes tempes s'assèchent, tes cheveux croutent et cèdent à la brise. Entre ton nez et tes lèvres, il y a une condensation qui résiste au vent. Tu t'y abreuvées bruyamment comme si tu portais ta bouche à même un bol de soupe. Tu me dis que pour savoir combien d'hélices tournent au-dessus de nos têtes, il suffit de cligner rapidement des yeux pour qu'elles apparaissent. Comme si, l'instant d'une seconde, le ventilateur se mettait sur pause pour se révéler entièrement à nous. C'est une technique que je pense utiliser plus souvent. Battre vite des yeux pour dévoiler des choses autour.

Tu traînes sur toi une chaufferette électrique. Pour te retrouver, il faut suivre le tracé de rallonges raboutées. Tu prépares ton excursion annuelle, celle qui t'empêche de refiger. Tu charries sur ton dos des lasagnes congelées pour passer au travers de l'hiver. Tu t'enroules de couvertes de laine et de hotpads, je te prépare des refills d'eau chaude pour la bouillotte que tu portes comme tuque. Tu me dis bye en déposant une main sur mon épaule. C'est solennel. Tu t'éloignes jusqu'à rétrécir en te retournant de temps en temps. Tu t'allonges dans les champs avant la première neige. Tu te laisses tomber en même temps qu'elle, pour écouter comme rien ne résonne même si ça tombe de haut.

Durant la saison de la chasse, tu enfiles d'épais manteaux de poil et te promènes en forêt. Tu t'offres comme cible. Le sol comme un babillard, tu distribues des pamphlets aux pieds des roches : si vous m'abatbez, s'il vous plait, faites de ma peau de beaux habits et paradez-moi fièrement. Tu disperces de la boule à mites autour des plus beaux arbres, faute de pouvoir les déraciner et les entreposer le reste de l'année. Tu délies les érables de leur cordage et siphonnes ce qui leur reste de sève. Les chasseurs n'auront plus qu'à te faire bouillir et t'étendre sur la neige derrière l'aréna pour te déguster. Quand un groupe de chasseurs s'annonce au loin, tu deviens captivé par ce qui s'offre à toi. Ils ont pris le temps de se déguiser en arbre, de se maquiller entre eux, et personne n'est là pour les admirer. Leurs caches ressemblent à des chaises de sauveteur de piscines municipales, sauf qu'ici, personne ne sera sauvé d'une noyade. Tu prends soin de ne pas dénoncer ta présence et tu espères secrètement que ce soit eux qui reviennent ficelés sur le toit d'une voiture.

Tu règles les cadrans à une minute d'intervalle. La maison sonne et vibre en symphonie. Tu me réveilles dans la nuit comme un matin de vacances, pressé de partir pour éviter la file des douanes. On part à la rencontre des villages et tu exiges qu'on s'arrête devant chacune des pancartes qui les annoncent. L'Anse-à-Gilles. La Fourche-du-Bout-d'en-Bas. Grosses-Roches. L'Anse-Pleureuse. Tu restes planté là. Comme si la lecture d'un nom composé était celle d'un long poème à digérer. Tu te fais arroser par quelque chose qui n'est pas de la pluie. Tu retiens ton souffle, la tête hors de l'eau. Tes cheveux mouillés, aplatis sur ton visage, trahissent la météo et le mouvement de tes fronts chauds. Tu te retournes vers moi, heureux de constater que de l'horizon émerge du beau pour d'autres aussi, et tu refuses de continuer la route.

Tu fais de chaque lundi un Bal en Blanc. Tu préviens le coup : tu remplis des arrosoirs d'eau de Javel et bourres de sel les salières. Tu enfiles de longs vêtements blancs, et on croirait que tu t'en vas te faire baptiser. Tu te forces à ralentir, tu veux éviter de partir des brassées. Tu marches à douce allure à côté des dalles de bétons, dans la terre humide. Tu brasses une sauce tomate à feu moyen et fais la vaisselle en laissant couler un mince filet d'eau. Tu déboulonnes chacun de tes gestes, tu fonctionnes à faible régime, au gré de tes mouvements lents qui m'hypnotisent. J'attends que tu me réveilles, qu'au claquement de tes doigts, je me souvienne de tout.

Tu me lègues un coin de terre devant la maison. Ce n'est pas un élan de dernier souffle ou de détresse. Tu n'es pas dans l'attente d'une reprise inespérée de ma part. Tu veux partager avec moi la seule chose que tu as toujours su bien faire. Tu me laisses expérimenter, ressortir des semences oubliées, entasser des plants et ne pas m'en occuper. Je récolte trop tôt ou j'arrose trop tard. Il faut plus que du duct tape pour réparer mes erreurs. Tu m'observe au loin, sans aucune pulsion à venir me corriger. Je te sens près, mais pas pesant, détaché de tes tuteurs. Tu m'annonces qu'aux dernières récoltes tu mettras le feu au champ. Tu veux lui permettre de se refaire, lui donner le temps de s'engraisser. Tu prévois laisser sécher les plants au soleil, les transformer en bois d'allumage. Tu apprêteras nos légumes en crudités. Tu sortiras la table de cuisine dehors, la reculeras de quelques pas en constatant la chaleur intense des flammes. Un gros brûleur à portée de main, on comprendra un peu trop tard qu'on aurait dû manger de la fondue.

Tu me racontes ta journée. Tu me montres ton coup de soleil en forme de chien. Tu t'es endormi à découvert, au milieu du terrain, en pensant prendre une courte pause. Fermer les yeux juste deux minutes. Comme une ombre chinoise, ta main déposée sur ton avant-bras y a laissé une empreinte aux contours rouge vif. Tu dis qu'avoir su tu aurais placé tes doigts autrement, tracé une figure qui te représente pour vrai, genre ton tracteur à gazon John Deere ou une tomate cœur de bœuf, ta sorte préférée. Tu veux que je te parle de ma journée. Je te dis que je suis triste mais que je ne sais pas pourquoi. Tu m'amènes avec toi jusqu'à la piscine. Tu asperges d'eau les rebords cuisants pour qu'on puisse y accoster nos mentons sans se brûler. On regarde les algues pousser autour de l'échelle et le matelas gonflable s'accrocher au courant. Tu me promets que l'hiver prochain, des poissons y nageront. Nous l'ensemencerons.

Quand viennent les sècheresses, tu t'enfouis dans les bois. Tu cueilles les framboises avant qu'il ne soit trop tard. Tu en glisses une sur le bout de chacun de tes doigts, comme des dés à coudre ou des ringolos. Tu vaporises les arbres avec un pouche-pouche rempli d'eau et tapisse le sol de feuilles mortes. Tu emprisonnes l'humidité. Tu t'enroules de saran wrap, tu te crées une sorte de sauna en espérant que des champignons poussent aussi sur le dessus de ta tête. Tu deviens un climat habitable. Tu retires la mousse des arbres comme celle du filtre de la sécheuse, pour être certain que le feu ne prenne pas quand on va partir faire l'épicerie. Tu reviens à la maison, les poches pleines de moutons, et tu te magasines des rouets et des patrons sur kijiji.

Tu me demandes de plier une feuille en quatre et de l'insérer sous une de tes jambes. Le niveau que tu tiens sur le bout de ton nez t'indique de quel bord pencher. Les bulles d'air marchent sur un fil de fer ou jouent à la marelle avec des béquilles. Toujours à une perte d'équilibre de perdre la partie. Tu laisses pousser les mauvaises herbes devant la maison. Tu simules un détachement en les regardant de loin, mais tu te réjouis quand le blanc des pissenlits s'envole enfin. Les crevasses dans l'asphalte de l'entrée taillent des failles de plus en plus grandes. Elles hébergent des débuts d'arbustes et avalent les cailloux qui roulent autour. Des roches de moins à retirer de tes paumes lors de tes chutes. Tu cries sans attendre le passage des ourardes, ou sans imiter la voix d'un animal en chaleur. Mais tu cries quand même.

Tu me sors dans les rues du village, quand les rideaux n'ont pas encore été tirés et qu'il fait juste assez noir pour voir dans les maisons. Tu appelles ça ton théâtre d'été, tu t'es procuré des billets de saison. Tu choisis un bungalow au hasard, parmi ceux que nous n'avons pas encore visités, et nous nous installons. Toi dans ta chaise pliante, moi sur la bordure du trottoir ou sur le gazon chaud des terre-pleins. Je distribue les vanilles françaises, tu déposes devant nous un tupperware de crudités récoltées à la va-vite. Tu éteins ton téléphone, la représentation peut commencer. Des scènes ordinaires se révèlent à nous, longuement rodées et répétées. Il suffirait d'une averse pour nous faire disperser. Ton regard ne déroge pas, il dérobe tout. Tu es conquis. Je t'observe en clignant des yeux. Je ne veux rien manquer. Dans mon stroboscope, tu n'es plus tout à fait seul. Un à un, un à la suite de l'autre, vous apparaissez. Je me sens aspirer dans les mailles ruminées d'une longue guirlande de papier. Je voudrais que la pluie vienne me sauver, mais nous n'avons pas repéré les sorties de secours.

Tu ressembles à ces longs bonhommes gonflables aux danses imprévisibles sur le toit des concessionnaires. Tu peux t'affaisser à tout moment, puis repartir de plus belle sans avertissement. Alors tes cordes se tendent et menacent de céder. Je dois te remplir les poches de briques ou te clouer une main au plancher. Après une dure journée à suer, tu pars les calorifères pour écouter la joueuse de harpe y accorder son instrument. Elle se dégourdit les doigts et tu te couches au sol pour rapprocher tes oreilles des plinthes qui chialent en chœur. C'est un concert intime, tu as une place au parterre. Je me penche au-dessus de toi, je sais que tu ne fais pas le mort. Ton ventre se gonfle et ton front se déplie. Alors je règle les thermostats et ajoute un clou juste au cas.

À la station-service du village, tu débranches les pompes à essence. Tu déposes les pistolets au sol et les laisses se déverser lentement. Les jets s'arquent et se croisent pour créer des arrosoirs ou des jeux d'eau. Un Slip'n Slide géant pour bien s'érafler la bedaine. Tu vides les réservoirs jusqu'à la dernière goutte, les flaques de gaz tracent des presqu'îles vers où se réfugier. Pour admirer ton dégât, tu te verses une slush bleue et une slush rouge. Elles rivalisent avec un soleil intense et tu rapproches tes gorgées dans une tentative de les sauver. Tu te tapes la tête et craches au sol dans l'espoir de te libérer de la pression qui s'accumule derrière ton front. Ta salive s'étend par terre et dessine des sillons sucrés d'un beau mauve. Elle rejoint les rivières en imitant les reflets d'huile à moteur, sans jamais risquer de prendre en feu.

Tu prends goût à te déplacer sur ton tracteur à gazon. Tu t'en sers comme une sorte de vélo à moteur ou comme remorque pour mettre à l'eau ton pédalo. Tu sèmes un petit chaos dans les rangs du village. Les voitures s'accumulent derrière toi pour former un tracé en pointillé, un chapelet à caresser du bout des doigts. Les chars conduisent en zigzag, dans l'empressement de te dépasser ou pour entrevoir ce qui se passe devant. Tu es l'épicentre du trafic et tu en es fier. Quand une voiture arrive à ta hauteur et qu'elle te surprend à manger ton lunch sur tes genoux en écoutant *L'album du lait* super fort, tu sais que les regards de colère lancés sur toi dissimulent une jalousie. Tu avales les shows de boucane des pickups irrités et les recraches en jetant un coup d'œil au pédalo qui se râpe les genoux derrière toi. Si tu tombes en panne, tu as une embarcation de secours. Si tu tombes en panne, tu as des cours d'eau à naviguer et des pontons à achaler.

Tu t'engourdis le bout des doigts dans les arénas des villes voisines. Tu les visites une par une, connais par cœur le menu de chacune des cantines. Tu t'installes dans les estrades sous les lampes chauffantes fixées de trop près. Ton café reste chaud et tes poils se mettent à friser. Tu respire à travers la paille qui sert à mélanger ton sucre et ta crème, comme un tuba au cas où la glace cède et que tout le reste suive. Tu assistes aux pratiques de hockey d'enfants que tu ne connais pas. Tu apprends à compter les temps des chorégraphies de double boucle piquée. Tu te retrouves malgré toi dans l'arrière-plan des photos d'équipe. Les gens te surnomment le monsieur aux biscuits chinois. Tu distribues des messages remplis de sagesse à l'entrée des vestiaires. *Votre fils ne sera jamais drafté, ça va bien aller quand même.* Tu somnoles en te laissant bercer par le son des lames qui mutilent la glace et des portières qui s'enclenchent mal. Un power nap sans le power. Ça te réconforte de penser que peu importe l'aréna, les DJ ont tous la même playlist. *Put your hands up in the air. Follow the leader leader leader.* Tu t'endors au son de tes hymnes préférés, ton mouth piece déposé sur ta poitrine et ta visière relevée.

Tu m'emmènes à ton camp de chasse pour la première fois. En rentrant, je reconnais ton odeur. Un mélange de Old Spice et de pot-pourri dans le vinaigre. C'est d'ici que tu viens. Tu me fais visiter chacun des quatre murs. Je me sens comme dans le musée d'une toute petite ville. Si mon regard s'attarde trop longtemps sur ton nom gravé, ta main sur mon épaule m'invite à rester encore un peu. Je t'aide à décrocher un panache puis tu sors dehors avec des sacs poubelles. Je comprends que je n'aurai pas à choisir mon arme, ni à éventrer d'animal. La zamboni n'est pas encore passée et la gratté est brisée. Tu promènes un sonar au-dessus du lac pour sonder ses profondeurs. Une échographie comme une confesse. Attention, ça va être froid. De l'eau, tu ressors des objets rongés par la rouille. Un congélateur rempli de pizzas et de couronnes de crevettes, une peau d'ours synthétique, des talons hauts, un carnet de règles à suivre, un effaceur magique Mr Net. Des histoires et des tromperies se dévoilent au compte-gouttes. Tu les déposes dans l'évaporateur de la cabane du voisin. Au printemps, elles prendront peut-être la fuite par la cheminée. Mais d'ici là, tu t'entailles les flancs et laisses les chaudières déborder.

Un animal a déterré nos restants de table et est reparti sans refermer le couvercle du compost. Nos menus de la semaine jonchent la cour et nous rappellent que nous aimons un peu trop le poulet. C'est un beau dégât et j'anticipe déjà ta réaction. La porte qui claque, la plancher qui tremble. Tes outils qui s'entassent en monticules devant le garage, tes grognements en roi de la montagne. Des cages posées autour des carcasses de légumes, un pot de trempette comme appât. Puis tu te bercerais dans le driveway, un pince-nez contre les narines, en attendant de capturer de tes yeux nus le doux moment de ta vengeance. Mais en tirant les rideaux, tu me dis *bon matin*. Tu sors siroter ton café sur le perron, la robe de chambre qui pogne dans le vent. Tu portes une main à ton front, un dimmer pour tamiser le soleil. Tu guettes la prochaine pluie d'été en disant *ça va nous faire un cristal d'un bouillon*.

Sur le chemin vers la pêche, tu déplis des cartes routières sur les banquettes de cantines et traces de longs détours. Les poissons peuvent attendre. Les boucles d'oreille de la serveuse te font penser à une mouche que tu as perdue il y a longtemps. Tu dis qu'une truite, dans un lac pas loin d'ici, doit être belle en tabarnouche avec son piercing au bout de la lèvre. Tu te demandes pour qui le néon *ouvert* flashe la nuit et tu te mets à bégayer comme un char qui calle. Une autre manière de faire languir les perchaudes. Chaque phrase est un début de côté à pic que tu attaques sans élan. Je devine tes mots avant que tu les termimes, mais ça, je te le cache. Pour te laisser reprendre ton souffle, je te fais remarquer que tous les genoux ressemblent un peu à des bélougas. Tu parcours des yeux la salle à manger, à la recherche des clients en bermuda, et tu éclates de rire. Tu encercles sur la carte cette plage où tu te rendais pour en observer l'été. Un nouveau trajet se dessine. On prend nos napperons en doggy bag. On rejoint la route le ventre plein, en espérant repérer des têtes blanches entre les crêtes des vagues, ou bien des gens qui font l'étoile sur l'eau.

À la Baie des Tous Nus, tu suis le décorum à moitié et retires ton chandail. On pourrait lire le futur dans les plis de ton dos ou en reliant tes grains de beauté entre eux. Une constellation en forme de club sandwich qui annonce l'arrivée précipitée du souper. Tu me demandes de t'appliquer de la crème solaire là où tes doigts ne se rendent pas. Un soleil trai tre se cache derrière les nuages, tu dis qu'il ne faut pas niaiser avec ça. Je te badigeonne les épaules, le cou, le bas des hanches en retroussant légèrement ton maillot. Tu regardes le fleuve et moi le creux de ta nuque. Deux vastes étendues dans lesquelles s'abandonner. Le bruit du bouchon qui se referme nous ramène parmi les goélands. Tu rejoins l'eau pour t'y saucer jusqu'à la taille. Je t'ai enduit de la waterproof, mais tu ne veux sûrement pas gâcher tout mon travail. Tu te tournes à l'arrivée de chacune des courtes vagues, tu leur présentes ton dos. Tu es un rocher qui s'érode lentement. Ou un poisson qui attend qu'on le remette à l'eau. Peut-être aussi que tu fais juste pisser.

Le ciel est recouvert par la fumée des feux de forêt. Le vent la traîne en laisse et, comme un filtre, elle jette sur nous une constante lumière du matin. L'élan de la journée est déjoué, comme toujours sur le point de commencer, et recommencer. Le lac devant nous se révèle à peine. Je sais qu'il est là parce qu'on y flotte doucement. Tu me demandes de nous guider à travers nos vues emboucanées. Je rejoins le devant de la chaloupe. Tu restes assis derrière moi, tes mains sur le manche du moteur. Je tends un bras vers l'avant, au cas où un obstacle se dresserait devant nous. Mais je ne frôle rien du tout, pas même un début de trottoir. J'ai l'impression de savoir vers où aller. Je crois que tu le sais. Tu as engagé le courant pour être notre guide de pêche. Je t'entends remonter ta ligne, alors je remonte la mienne aussi. Je ne vois pas ce que j'assomme sur le bord du bateau. J'espère que c'est un poisson que je remise dans la cale. Je cherche quelque part une trappe de cheminée qu'on aurait oublié d'ouvrir. Alors peut-être que la fumée se dissiperait, et que cesseraient les récidives.

Un gel est prévu durant la nuit, et tu ne te réveilles pas. Je m'occupe d'allumer des feux dans des cannes de tomates comme je t'ai souvent vu faire. Je mets le four à broil au milieu du champ, la porte entrouverte. C'est un décor de souper aux chandelles et de fin du monde. J'espère ne pas être celui au cœur brisé à la fin de la soirée. Il ne reste plus qu'à attendre, se croiser les doigts pour que le frimas snooze et passe tout droit. J'essaie de limiter les dégâts. J'expire doucement contre les feuilles des plants comme on se réchauffe le creux des mains. Je me sens complètement inutile et impuissant. Je me demande comment tu fais. Si tu encaisses des départs à répétition. Si le soir, c'est le deuil de tes concombres que tu digères dans le silence. Je nous en cueille un, au cas où il n'en resterait plus demain matin. En me relevant, je t'aperçois à la fenêtre de la cuisine. Tu ne tires pas les rideaux pour te cacher. Tu as des jumelles au cou, je crois que je porte les miennes à l'envers.

Les cernes de sueurs dans le gazon, papa, c'est moi qui les trace. C'est là que je me réfugie pour faire la sieste, assommé par le cri des cigales. C'est là que je m'assis pour tailler des buches au couteau. C'est là aussi que je me tiens, sur la pointe des pieds, à me comparer à la grandeur des épis. Tu vois dans ces herbes couchées des territoires à fertiliser. Les engrais s'accumulent sous tes ongles, tu programmes les systèmes d'arrosage pour qu'ils s'activent avant l'heure du souper. Une sorte d'apéro pour se rincer les yeux. Les jets ondulent des trajectoires de toutes sortes, s'entrecroisent parfois pour suspendre la rosée. Je me retrouve pris au milieu de ton jeu d'eau agricole, je me réveille complètement détrempé. Pour contempler de front ce spectacle qui éblouit, je dois garder près de moi mon masque de plongée. La flaque que je transporte à mes pieds est l'aveu d'un plancher mal irrigué. Je suis une autre de tes cultures. Je me fane souvent.

Tu ressors tes vieux walkies-talkies. Tu me partages ta fréquence. Ce n'est pas pour me rejoindre sur des kilomètres : je suis devant toi, séparés par rien du tout. Tu les déposes sur la table comme de la coutellerie. Des petites cuillères à prendre pour terminer le repas. Une distance persiste dans le léger grincheux qui envahit nos voix, et dans nos délais de réponse pour s'éviter que nos débuts de phrase s'enfargent et s'entrecoupent. C'est à travers tes walkies-talkies que tu m'avoues pour une première fois être épuisé. Tu ne me laisses pas répondre, tu maintiens le bouton de ta radio enfoncé.

Tu me demandes de te suivre avec un émetteur radio, d'un coup qu'on ne revienne jamais. Te tu remplis les poches de batteries de secours. Du p'tit change à cabine téléphonique. Tu emprunes des chemins à peine battus à travers les rangs et débouches sur une partie de terre qui attend d'être apprivoisée. Tu t'adosses au pied du seul arbre qui y traîne et je t'imagine danser pour personne sur le mur de la cuisine. Autour de nous, des débuts de semence ne tiennent aucune promesse. Tout se livre à nous et pourtant, rien n'attend d'être dérobé. Je me dis qu'on aurait dû louer un diable ou des strappes pour se ramener un peu de tout ça à la maison. Et à toi, je dis *regarde la roche que j'ai trouvée.*

Tu vides le congélateur-tombeau, tu ne sens plus tes doigts. En y ressortant ta tête, tu dois passer la moppe dans tes lunettes. Sur le sol, les restants de chasse surgelés te font penser à toutes les prises manquées qui continuent leur vie. Tu me demandes d'être ton complice de fugue. Tu ne pars pas bien loin. Tu t'installes dans le congélateur comme on s'allonge dans une cabine de bronzage. C'est ici que tu prends la fuite, que tu baisses ta garde. Je débranche le fil, je reviendrai m'assurer que tu respires toujours et que tu ne manques de rien. De la cuisine, c'est triste : je vois le terrain laissé à l'abandon et le champ qui m'appelle.

EN HAUT DES MARCHES, REDESCENDRE

ÉCRIRE CONTRE

*Tu m'inspires une combustion lente. Je veux que ma voix se construise comme tes bégaiements. Que comme ta braise, on me croit endormi. Le bouleau ça brûle vite, l'épinette ça crépite. Je cherche un mélange d'essence dans lequel m'enrouler. Maintenant je le sais.*

Cette toile de Michele Gordigiani revient souvent. *Il figlio Eduardo, con Egisto Fabbri e Alfredo Muller*. Je me souviens l'avoir aperçue pour une première fois dans un musée à Rome. Les imposants murs de la salle d'exposition regroupaient en patchwork des tableaux de différentes dimensions, imitant parfaitement la décoration de beaucoup d'appartements de Villeray. Je ne sais pas quel était l'effet souhaité ou recherché à travers cet entassement d'œuvres aux styles variés, mais alors que la majorité d'entre elles se fondent les unes dans les autres, c'est une toile de Gordigiani qui ressort du lot et capture mon attention. À la manière d'une mise en abyme, cette toile réunit trois hommes, deux peintres et un architecte, devant un tableau dont le contenu nous est dissimulé. Ils sont là, tous les trois, dans un décor sombre et sobre, à se concerter, à discuter de ce qu'ils pourraient bien ajouter pour bonifier leur œuvre commune. Tout semble converger vers cette peinture que nous ne verrons jamais. Car le jeu tient à ça. En nous cachant la toile dans la toile, Gordigiani nous laisse deviner ce que ces hommes se disent, ce qu'ils tentent de peindre ensemble, d'un commun accord. Évidemment, ce qui vient d'abord en tête, c'est une femme. Nue ou à moitié nue. Elle regarderait droit devant et chacun des trois hommes serait convaincu que c'est lui qu'elle défie, qu'elle invite. Mais j'aime aussi penser, ou j'ose espérer, qu'ils auraient peint autre chose qu'un corps de femme. Un paysage, peut-être. Mais alors, comment s'assurer qu'aucun d'eux n'ait l'envie cachée de le raser ou de le conquérir ? Ou alors une fleur, juste parce que c'est beau une fleur, sans voir à travers elle un potentiel profitable. Ou encore, des hommes entre eux, unis par un homoérotisme qui ne serait pas camouflé par la force multipliée de leurs corps.

\*

Je repense à cette toile parmi toutes ces toiles et je me demande si je ne rejoue pas, moi aussi, la scène de Gordigiani. Devant mon écran, accompagné de mes boys, nous nous murmurons quoi écrire pour ne pas nous trahir. Ensemble, nous prévenons mes dérives. Ensemble, nous parasitons ma voix.

\*

Virginie Despentes, dans *King Kong théorie*, décrit ce que ça exige être un *vrai homme* :

Taire sa sensibilité. Avoir honte de sa délicatesse, de sa vulnérabilité. [...] Ne pas montrer sa faiblesse. Museler sa sensibilité. [...] Devoir faire le premier pas, toujours. N'avoir aucune culture sexuelle pour améliorer son orgasme. Ne pas savoir demander de l'aide. Devoir être courageux, même si on n'en a aucune envie. Valoriser la force quel

que soit son caractère. Faire preuve d'agressivité. Avoir un accès restreint à la paternité. Réussir socialement, pour se payer les meilleures femmes. Craindre son homosexualité car un homme, un vrai, ne doit pas être pénétré. [...] Être soumis à la brutalité des autres hommes, sans se plaindre. Savoir se défendre, même si on est doux<sup>1</sup>.

C'est cette identité-là qui serait à maintenir, à reproduire. C'est cette sensibilité que l'écriture me permet à la fois de déterrer et d'enterrer, comme une menace à apaiser.

\*

Mon espace de travail me paralyse par son silence, et toutes les voix qu'il laisse entrer. Pour tenter de les chasser, j'ai longtemps fui ma demeure, pour y revenir à tous les coups. Je me suis rendu dans des cafés, dans des bars en plein jour, et dans ces endroits réservés à la rédaction. J'ai regardé, autour de moi, toutes ces personnes pianoter sur leur clavier, à grands coups d'énerverment ou d'excitation. Chaque fois, je les ai enviées. Et moi parmi elles, je restais figé, complètement angoissé, le doigté muet. J'en ai callé des expressos fraîchement coulés et renfilé des manteaux tout juste enlevés. Je simule des urgences comme personne, abandonnant toujours derrière moi une chaise bien froide.

\*

Mon grand-père m'a légué son bureau, un bureau qui avait appartenu à son père. C'est de là que j'écris, à l'abri des regards. J'ai mis du temps à me l'avouer : je ne supporte pas l'idée que quelqu'un puisse, au moment où j'écris, être témoin de cette voix poétique en construction. Mon écriture n'a rien de fluide et je crains que son rythme saccadé soit révélé, que ses tremblements soient l'aveu d'une tromperie, qu'ils me fassent dévier d'une figure créatrice idéalisée, sacrée, sans failles.

\*

Assis à mon bureau, je m'enfonce dans un remous. Je recommence plus souvent qu'autrement : la touche *delete* de mon clavier pourrait rester enfoncée que ça ne changerait rien. Je me bute contre chacun de mes mots. Je les pèse, je les sélectionne. Mon écriture est intermittente. Il y a, à l'origine des effacements et des phrases qui tournent en rond, une voix sensible qui essaie de prendre forme, et moi qui la retiens, me demandant si je peux épeler un mot sans qu'il n'en dévoile trop. Parce que mon

---

<sup>1</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, Paris, Grasset, coll. « Le livre de poche », 2006, p. 28-29.

écriture se constitue d'échecs, elle me fragilise. Par peur qu'elle amenuise le lien qui m'unit à ma fratrie, je m'isole.

\*

Alors qu'elle discute des raisons entourant le mutisme auquel peuvent se résoudre certaines femmes, non par choix, mais parce que « prisonnières [d'un] système construit *sans* elles<sup>2</sup> », Andréane Frenette-Vallières écrit que « [l]es hommes ont créé des lois et des systèmes conçus à leur mesure et ils en sont désormais prisonniers. C'est là leur malheur : celui d'avoir à combattre le monstre qu'ils ont générés<sup>3</sup>. » Je ne veux pas flirter avec l'idée que ce malheur des hommes soit à prendre en pitié. Ils demeurent nettement avantagés par un système qui assure le maintien de leur domination. Mais ce que décrit Frenette-Vallières me rappelle cette prison et ses cellules panoptiques imaginées par le philosophe Jeremy Bentham, puis rapportées par Michel Foucault dans *Surveiller et punir*. Bentham propose ce dispositif permettant aux gardiens de scruter les détenus sans que ceux-ci ne puissent les observer en retour, rendant indécelables et toujours planants les moments de surveillance. Foucault voit, à travers cette configuration carcérale, le reflet des mécanismes sociaux qui nous rendent obéissants de notre plein gré, sans qu'on s'en aperçoive :

l'effet majeur du Panoptique : induire chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir. Faire que la surveillance soit permanente dans ses effets, même si elle est discontinue dans son action<sup>4</sup>.

\*

J'écris seul, chez moi, et malgré mon retrait, je ressens les interventions du monde extérieur. Autour de mon bureau se dressent des fenêtres sans rideaux ni givre. Mon regard a remplacé ceux des autres, ces gardiens que je fuyais. Je lis par-dessus ma propre épaule, prêt à souligner toute trace de faiblesse. J'ai intériorisé la norme masculine et ses nombreux dictats. J'ai appris à déceler les écarts qui se pointent, jusque dans mon écriture. Je m'autosurveille. Je le dis sans volonté de me dédouaner : je ne crois pas incarner cette figure masculine nocive et idéalisée (je n'ai pas réussi), et pourtant, l'écriture me renvoie ma docilité.

---

<sup>2</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Tu choisiras les montagnes*, Montréal, Éditions du Noroit, 2022, p. 32.  
(L'autrice souligne)

<sup>3</sup> *Idem*.

<sup>4</sup> Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1975, p. 234.

\*

J'écris « avec le côté mâle de [mon] cerveau<sup>5</sup> ». C'est-à-dire que « la virilité est maintenant devenue conscience d'elle-même<sup>6</sup> », et elle se performe jusque dans le texte. Si j'écris sans tressaillements, je sais que c'est à moi que je tourne le dos, tout comme je m'éloigne de la vérité du texte, préférant savoir mes boys rassasiés.

\*

Virginia Woolf écrit que « [l']art de création demande pour s'accomplir qu'ait lieu dans l'esprit une certaine collaboration entre la femme et l'homme. Un certain mariage des contraires doit être consommé. [...] L'art de création exige la liberté et la paix<sup>7</sup>. » Bien que l'on puisse reprocher à cette affirmation de s'appuyer sur une division binaire et rigide du genre, en suggérant une union entre le masculin et le féminin, entre ce que l'on devine être un juste mélange de rudesse et de sensibilité, Woolf semble surtout suggérer que, pour que l'écriture puisse se déplier sous le signe de la plénitude, on doit refuser toute domination. Pour pouvoir écrire et créer librement, il faudrait se libérer des contraintes genrées. Il faut peut-être, et surtout, écrire pour se défaire de ces dernières, et ainsi constater toute la place qu'elles occupent en nous.

\*

Je vais le dire simplement, car je le crois vraiment : l'écriture a tout pour rompre avec la logique dominante. Je veux concevoir l'écriture comme cet outil dont pourraient se prémunir les hommes<sup>8</sup> afin d'explorer le rapport qu'ils entretiennent avec la figure masculine traditionnelle patriarcale. L'écriture contient surtout le potentiel d'ébranler le lien de filiation et de domination qui relie les hommes entre eux, permettant alors de se repenser et de s'entrevoir à l'extérieur de cette longue lignée.

\*

---

<sup>5</sup> Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, trad. Clara Malraux, Paris, Éditions 10-18, 2017, p. 152.

<sup>6</sup> *Idem*.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 156-157.

<sup>8</sup> Par « hommes » j'entends ici, et pour l'ensemble du texte, les hommes blancs cisgenre hétérosexuels, soit cette identité masculine qui s'érite au-dessus de toute autre identité masculine, et qui, par le fait même, s'impose comme point de référence à partir duquel se comparent ces autres identités. Bien que la domination masculine ne soit pas réservée aux hommes satisfaisant tous ces critères identitaires, je souhaite ancrer ma réflexion dans l'expérience masculine telle que je la connais, qui elle, est occidentale, blanche, cisgenre et hétérosexuelle.

Il y a cette autre voix à laquelle j’aimerais m’arrimer, m’accorder doucement. Une voix lente, sensible et poétique qui m’est proche et qui, en même temps, m’échappe. Pour que nos rencontres adviennent, pour écrire, « il me faut en somme m’éjecter de moi<sup>9</sup> », m’extraire des exigences masculines pour que cette voix puisse se déployer.

\*

Je voudrais d’une *écriture-contre*. C’est comme ça que je la nommerais. Une écriture qui à la fois se positionnerait contre les dispositifs de pouvoir, s’opposerait à eux, et contre laquelle je pourrais me coller. Une écriture qui ne serait pas complice des « fictions collectives<sup>10</sup> » masculines, ou du moins, qui permettrait de les confronter en exposant les rouages. Je voudrais aussi, avec cette *écriture-contre*, écrire contre moi, tout près de moi. J’y vois l’occasion de rapprocher des chairs, créer un espace de cohabitation pour les corps et les identités mouvantes, celles qui oscillent à travers les multiples ressassemens et les mouvements de va-et-vient que produisent les tentatives d’extirpation de la norme. Car on y revient toujours. L’écriture me met à l’écoute de ces mouvements et de leur enracinement profond. Le *contre*, c’est l’écriture comme opposition, mais aussi comme proximité et tendresse vis-à-vis ce à quoi elle s’oppose.

\*

Je fais de mon bureau un trousseau. J’y range et récolte, au fil de mes lectures, des bouts de phrases qui me viendront en renfort. Avant d’écrire, je fouille ses tiroirs, je le secoue pour en faire tomber des textes troués, des formes et des mots à emprunter. Je suis à la recherche de balises claires, de moules bien graissés. Je suis d’une grande rigidité. J’ai à ce point appris à évoluer dans un cadre défini, celui d’une masculinité aux règles précises, que la création, et la liberté qu’elle permet, me sont difficilement navigables sans points d’ancrage fournis d’avance. Je me suis longtemps senti imposteur et tricheur, lorsqu’à la lecture d’un poème, un mot faisait naître en moi une idée, et l’envie de le récupérer à mon tour. Je voyais dans ces emprunts voilés, dans ma recherche d’une structure plus ou moins ferme à laquelle m’accrocher, une démarche créative infidèle, qui trahissait mes propres élans et perturbait mon image d’homme indépendant et autosuffisant.

---

<sup>9</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Tu choisiras les montagnes*, op. cit., p. 143.

<sup>10</sup> Chloé Delaume, *La règle du Je : autofiction, un essai*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Travaux pratiques », 2010, p. 58.

\*

Cette phrase de Jack Halberstam me console : « while capitalism produces some people's success through other people's failure, the ideology of positive thinking insists that success depends only upon working hard and failure is always of your own doing<sup>11</sup>. » Pour le capitalisme, ce système conçu par et pour les hommes, il est préférable de se croire seul responsable de nos succès et ainsi invisibiliser les facteurs et conditions favorisantes qui y ont contribué. En trouvant mon inspiration ailleurs, je contreviens à l'idée qu'on se fait de la réussite.

\*

Je ne crois pas que l'écriture puisse se faire seule, de manière isolée. Se prétendre le maître unique de son travail, c'est basculer dans une compétition dont l'apparente intention est la domination et l'entretien de son « pouvoir mâle<sup>12</sup> ». Écrire, au contraire, c'est se créer une communauté, c'est réfléchir et avancer avec d'autres. C'est me laisser inspirer et accepter de me faire nourrir, comme une aide que je n'ai pas su demander d'avance. Si l'écriture ne se fait pas seule, il importe toutefois de reconnaître le statut de ma propre voix, et m'assurer qu'elle ne s'élève pas au-dessus de celles qui l'ont alimentée.

\*

Écrire un poème ne peut se faire en s'imposant au monde, il se fait *avec* lui. Cette expérience sensible oblige le partage. Elle demande de me taire, d'être réceptif à ce qui se dresse autour, et de saisir en retour ce qui se répare ou se brise en moi.

\*

Écrire me demande d'accepter que le texte, en retour, me pénétrera. « L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. Et en toute lucidité<sup>13</sup>. » Pour y revenir *en toute lucidité*, il faut d'abord que je détende les muscles, ne pas résister pour m'ouvrir complètement à ce qui se cache dans le texte. Si, avant d'écrire, j'ai une vague idée de ce dont je désire traiter, il ne m'est pas possible d'anticiper les mots qui se succéderont sur la page, ni ce que maladroitement ils

<sup>11</sup> Jack Halberstam, *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, 2011, p. 3.

<sup>12</sup> Francis Dupuis-Déri, *La crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, coll. « Collection Observatoire de l'antiféminisme », 2018, p. 303.

<sup>13</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 64.

maquilleront. Je n'ai plus le plein contrôle, le pouvoir est partagé. Seulement, il faut savoir écouter pour être en mesure de capter ce qui se trame réellement dans le texte. Il faut faire preuve d'un certain courage et de beaucoup d'humilité pour admettre s'être trompé, et qu'il vaudrait mieux recommencer. Car ce qui se joue en arrière-plan est souvent plus intime et précieux à explorer.

\*

Écrire, c'est douter. C'est douter de la validité d'un mot, d'une phrase, d'un récit. C'est remettre sans cesse en question l'intérêt et la pertinence du texte qui prend forme et, je l'espère, de sa propre posture. Marguerite Duras écrit à propos du doute qui accompagne le geste d'écriture :

Ce doute il est seul, il est celui de la solitude. Il est né d'elle, de la solitude. On peut déjà nommer le mot. Je crois que beaucoup de gens ne pourraient pas supporter ça [sic] que je dis là, ils se sauveraient. C'est peut-être pour cette raison que chaque homme n'est pas un écrivain. Oui. C'est ça, la différence. Rien d'autre. Le doute, c'est écrire. Donc c'est l'écrivain, aussi<sup>14</sup>.

Ce doute, en tant qu'homme, confronte les fondements mêmes d'une figure qui se veut stoïque, inébranlable. Alors que l'identité masculine normative s'impose comme celle à endosser naturellement, les hommes et les garçons qui y souscrivent s'épargnent le doute en voyant se dérouler sous eux un chemin promettant leur ascension. L'écriture, au contraire, m'apparaît comme ce lieu nécessaire de solitude et d'incertitudes auquel il fait bon m'abonner. L'écriture est ce lieu où plus rien ne m'est dû.

\*

Le doute me fragilise, ou plutôt, il m'expose à la fragilité d'un système tissé *entre nous*. Si l'écriture ne se fait pas seule, il n'en reste pas moins qu'elle se déploie en retrait. Et si, comme le dit Duras, le doute naît de la solitude, elle l'alimente en me refusant une protection autrement assurée par le regard sévère de mes pairs. La peur d'exclusion se manifeste rapidement en l'absence de l'approbation claire et souhaitée de mes boys. C'est par eux que je suis validé, que mon identité peut être entérinée. En écrivant, je risque de ne plus être invité.

\*

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 26.

Lorsque ça bute, quand les mots sortent au compte-goutte ou arrivent à reculons, je m'acharne contre le texte, dans un réflexe de lutte. Cogner jusqu'à ce que ça rentre, même si je vise à côté. Ce refus d'abdicuer me renvoie l'image d'un comportement insistant, presque violent, alors qu'il suffirait d'arrêter, sortir marcher pour revenir plus tard, plus disposé. Les résistances à défaire ne sont pas seulement entre le texte et moi.

\*

Comme l'écrit Andréane Frenette-Vallières, l'écriture permet d'essayer autre chose : « la possibilité de risquer, de s'amuser (oui), de se tromper. Cela n'exclut pas la rigueur. Mais ça rend grâce au bégaiement<sup>15</sup>. » Me laisser traverser par le texte, cultiver une fidélité envers moi et envers l'écriture, me demande un exercice de souplesse : je dois me rendre malléable. En refusant la facilité, en m'entrevoyant à l'extérieur du cadre prévu, je renonce nécessairement à une construction linéaire du récit. Les avenues possibles qui se dressent, cette manière d'aborder un texte sans autorité, occasionnent les ratures et les réécritures. En présence d'une voix qui trébuche, je dois chasser une impression de contre-performance, l'amadouer lentement. Les recommencements ne sont pas inscrits au calendrier. Quand je supprime des pans de texte, ou un mot longtemps espéré, je suis chaque fois terrassé par la peur d'être une source épuisable.

\*

« Relire, reprendre, recommencer, retravailler, recorriger<sup>16</sup> ». Camille Laurens, dans son essai *Encore et jamais*, explore les pouvoirs de la répétition et des variations dans nos vies, notamment par l'entremise de l'écriture :

Le préfixe *re* [...] suggère aussi que ce vers quoi l'on revient sera différent de la première fois [...]. Si vous décidez de refaire une page ou de recommencer un chapitre, de reformuler une phrase, ce n'est pas pour répéter à l'identique mais au contraire pour les changer, trouver une autre forme<sup>17</sup>.

Alors que la répétition de l'identité masculine se fait dans une logique de validation et de renforcement, la répétition, en écriture, a pour objectif de se distancier de l'origine,

---

<sup>15</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Tu choisiras les montagnes*, op. cit., p. 152.

<sup>16</sup> Camille Laurens, *Encore et jamais : variations*, Paris, Gallimard, 2013, p. 149.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 150.

de trouver une nouvelle forme à laquelle se nouer, parfois même mollement. La répétition, en écriture, est un lieu de fragilité, et de mise en péril.

\*

Chez moi, peu importe la pièce dans laquelle je me trouve, je peux voir mon bureau du coin de l'œil. J'aime le contempler de loin. Il me paraît alors vidé, tout nu. Nous sommes dans l'attente l'un de l'autre. Je prends mes distances comme pour le dompter avant de l'approcher prudemment. Je sais qu'une fois assis, rien n'ira comme prévu : je devrai accueillir les impasses et les piétinements.

\*

Je voudrais ne plus avoir à craindre les moments que je réserve à l'écriture. Que ma mâchoire se relâche, que mes épaules s'affaissent. Je m'accroche à Jack Halberstam et à sa *Low Theory*, concept qu'il définit par opposition à la *High Theory* prisée dans le contexte universitaire traditionnel et introduit par Stuart Hall. Halberstam propose une manière de penser et de faire qui laisse place à l'improvisation, à un parcours sinueux qui dévie de ses objectifs premiers (si objectifs il y avait). C'est refuser d'emblée l'excellence, accepter l'échec, et voir dans l'échec une manière d'avancer et de révéler ce dans quoi nous sommes emprisonnés<sup>18</sup>.

\*

J'ai imprimé la couverture de *The Queer Art of Failure* pour l'épingler au-dessus de mon bureau. Je m'en suis fait un petit poster, ou une grosse carte postale. Dans cet ouvrage, Jack Halberstam articule sa réflexion autour de la déconstruction de la logique binaire succès / échec par la célébration de l'oubliable, de l'absurde et de l'échec spectaculaire. L'auteur avance que la pression liée au désir de réussite et de reconnaissance constraint les gens à demeurer dans des sentiers balisés au lieu de les inciter à explorer le potentiel créatif du *désapprentissage*. « Under certain circumstances, failing, losing, forgetting, unmaking, undoing, unbecoming, not knowing may in fact offer more creative, more cooperative, more surprising ways of being in the world<sup>19</sup>. »

\*

---

<sup>18</sup> Jack Halberstam, *The Queer Art of Failure*, op. cit., p. 15-16.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 2-3.

Je l'oublie souvent, alors je lève la tête vers Halberstam pour me le rappeler : les nombreuses formes d'échec qui font partie du processus d'écriture, je les entrevois comme un moteur de création à embrasser, me permettant de me positionner contre les dispositifs de pouvoir. L'écriture, par ses échecs répétés, me déplace à côté de la norme, et me laisse la regarder pour mieux la déjouer.

\*

Envisager une *écriture-contre* concerne peut-être moins la recherche des différentes formes que celle-ci pourrait épouser, que le fait de reconnaître l'écriture comme une pratique dont le processus et les gestes confrontent d'emblée la logique dominante, logique qui entérine un système s'articulant autour de la valorisation d'une performance sans débâcles. Écrire contre soi, peu importe la forme, c'est toujours recommencer.

UNE RÉSISTANCE MOLLE

*Tu m'amènes sur un lac gelé au printemps. Il y a la rumeur des rivières autour, et les éboulements qui cognent à la porte. Tu m'invites à me rendre en son centre. J'avance, rampant, je n'ai pas enlevé mes protège-lames. Derrière moi se trace un long bandeau comme si on m'y emmenait en traîneau. Tu me proposes de rester jusqu'à ce que le lac cale. Tu rends les craquements invitants.*

Recommencer, et écrire *contre toi*. Tout contre *toi*.

\*

La musique de *Feu doux* ne me quitte plus. C'est elle qui accompagne mon écriture, qui me donne une petite tape dans le dos, l'élan suffisant. Les pistes instrumentales de *Feu doux* reposent sur des *loops*, sur des enchaînements sonores qui se répètent et s'étirent. Ces boucles planantes m'attrapent, je me laisse porter. C'est rassurant, je connais la suite, ça devient facile d'oublier leur présence. Puis, une légère variation. Une nouvelle note, passagère celle-là, résonne et me fait du bien. Je ne l'attendais plus. Alors que je m'efforce, dans mon écriture, à déconstruire mon rapport à une figure masculine bien présente, je comprends pourquoi ses assises répétitives nous reconfortent et pourquoi nous y revenons.

\*

Virginie Despentes questionne l'inaction des hommes, leur propension paradoxale à se conforter dans la répétition et ainsi se satisfaire d'une improductivité créatrice et identitaire :

On dirait que la vie des hommes dépend du maintien du mensonge [...]. On ne sait pas exactement ce qu'ils craignent, si les archétypes construits de toutes pièces s'effondrent. [...] De quelle autonomie les hommes ont-ils si peur qu'ils continuent de se taire, de ne rien inventer ? De ne produire aucun discours neuf, critique, inventif sur leur propre condition<sup>20</sup> ?

Cette inaction, pour bien des hommes, elle est payante, elle rapporte gros. Créer de nouveaux récits, s'entrevoir à l'extérieur du script, c'est risquer la perte de plusieurs priviléges. C'est courir le risque de tomber de haut, oui, mais aussi face à une autonomie affective et relationnelle déstabilisante, vis-à-vis une insoumission qui désarmerait leur virilité. Car derrière cette quête de virilité, se cache un penchant inhérent et contradictoire à se faire dominer par un cadre qui leur dicte comment se comporter.

\*

Il suffit peut-être d'incendier de feux doux nos gestes ordinaires pour se sortir d'un état d'hypnose. Allumer de doux brasiers pour s'emboucaner et libérer l'horizon. Je

---

<sup>20</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, op. cit., p. 143.

veux croire que l'écriture peut être cette paille sèche qui attend patiemment au soleil en temps de canicule.

\*

À mon bureau, j'essaie de me débusquer moi-même, mais je peine à m'y présenter tout entier. Je résiste mollement, préférant me morceler plutôt que d'affronter de front mon rapport à la masculinité. Je n'ai pas toujours le courage d'écrire au *je*. Pour y parvenir, je prends de longs détours.

\*

Je dis vouloir écrire *contre toi*, sans la réelle intention d'écumer la destination exacte de cette adresse. Je vois, à travers l'emploi du pronom *tu*, mon besoin de recourir à une béquille autant qu'à un moyen. Je m'en empare dans un désir pressant de pointer du doigt, saigner les méchants, sans d'abord soupçonner que ce *tu* m'est tout autant destiné<sup>21</sup>. Je cherche certainement à me défiler, à me faufiler derrière une narration dont je crois m'absenter. Je dis *toi* pour essayer de me désengager.

\*

Le *tu* me permet de m'éparpiller, et d'avancer en désertant les chemins périlleux. Si je me tourne vers lui, c'est aussi pour m'engager dans une voie de changements et de dévoilements. Le *tu* provoque la fragmentation, l'éclatement du discours et de la narration, pour établir du même coup un lieu d'échange<sup>22</sup> où sont conviées plusieurs instances. En cherchant à me dire moi-même, je constate que je suis « déjà impliqué dans une temporalité sociale qui excède [mes] propres capacités de narration<sup>23</sup> », et je me décompose : « [j]e suis englué, en allégeance, et même le mot *dépendance* ne convient pas ici<sup>24</sup>. »

\*

---

<sup>21</sup> Monika Fludernik, « Introduction : Second-person narrative and related issues », *Style*, vol. 28, n° 3, 1994, p. 289.

Voir aussi : Dorrit Cohn, *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, trad. Alain Bony, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Collection Poétique », 1981, p. 277-278.

<sup>22</sup> Isabelle Boisclair et al., *Interpellation(s) : enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Nota Bene, 2018, p. 15.

<sup>23</sup> Judith Butler, *Le récit de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 7.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 82. (L'auteure souligne)

Sur ma chaise de travail, je deviens rapidement immobile. Mon écran d'ordinateur ne s'épuise pas, il tombe en veille. Je peux me voir à travers lui. Il réfléchit mon portrait, et me renvoie mon incapacité à me dire de manière autonome. Je sens que quelque chose m'attire et me retient, que j'écris en référence à une instance plus grande. L'effet de *loop* généré par les allers-retours entre un *je* et un *tu* rend difficile de m'imaginer à l'extérieur d'une dynamique de pouvoir qui s'installe pernicieusement dans l'écriture :

la narration à la deuxième personne ne fait pas que révéler une apparente passivité ou une incapacité de parler en son propre nom, elle met au jour les dynamiques sociétales et le « micro pouvoir » (Michel Foucault) qui régissent en partie les relations humaines<sup>25</sup>.

Je ne veux pas pour autant me débarrasser du *tu*. Je veux m'en servir pour défier l'origine. Intégrer le *tu* dans son propre discours ne conduit pas nécessairement à un effacement de soi. Le *tu* détient plutôt cette potentialité « d'exhiber et d'ainsi mettre au jour les mécanismes d'incorporation de la parole de l'Autre<sup>26</sup>. » Il permet de questionner et de révéler ce à partir de quoi *je* prend forme, ce qui interfère entre lui et sa voix, dans une perspective transformatrice et émancipatrice.

\*

En présence d'une voix qui se construit accompagnée d'un *tu*, j'ai longtemps cherché à élucider qui, du *je* ou du *tu*, faisait figure d'autorité. J'écris *vers toi* dans l'espoir de ne plus avoir à déterminer qui de *toi* ou de *moi* détient le pouvoir, mais pour envisager nos présences comme une cohabitation bienveillante.

\*

Je me saisiss du *tu* comme d'un galet, en comptant soigneusement les ricochets qui perturbent la surface de l'eau. L'adresse est lancée à une voix terrée, à une sensibilité retenue, à un poème aux bras croisés. Et à moi, quelque part là-dedans, et partout en même temps. Mon *tu* est assis au bout d'une grande table, il sait recevoir. Je m'en sers surtout pour me construire avec lui, à partir de lui, dans un échange qui me permet de m'éloigner du point d'origine auquel je me suis habitué. L'écriture m'offre

---

<sup>25</sup> Isabelle Boisclair et al., *Interpellation(s) : enjeux de l'écriture au « tu »*, op. cit., p. 12.

Voir aussi : François Laplantine, *Le sujet. Essai d'anthropologie politique*, Paris, Téraèdre, 2007, p. 105.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 11.

la possibilité d'un décentrement, c'est-à-dire me constituer à partir de plusieurs points d'ancrage, multiplier les points de fuite et les destinations possibles.

\*

J'écris à mon bureau, replié sur moi-même et éloigné du monde. J'essaie de proposer l'écriture comme un outil de résistance pour remettre en cause la masculinité telle qu'on la connaît, et c'est comme si rien ne se passait vraiment. Il me semble que l'écriture œuvre en toute passivité, que je doive me ranger auprès d'une forme d'impuissance. C'est ce qui est le plus confrontant. User de l'écriture à des fins perturbatrices exige de réajuster ma portée, de me satisfaire d'une transformation lente et discrète.

\*

L'écriture se présente à moi comme une résistance faible, une arme de faibles. Jack Halberstam parle de *weapons of the weak*, soit ces pratiques qui peuvent être utilisées dans le but de « [recategorize] what looks like inaction, passivity, and lack of resistance in terms of the practice of stalling the business of the dominant<sup>27</sup> ». Espérer reconfigurer la masculinité par l'entremise de l'écriture, c'est renverser le réflexe d'une confrontation musclée et déboulonner son terrain de jeu.

\*

Ewa Majewska, elle aussi, propose la *résistance faible* ou la *weak resistance* « as an alternative to the predominantly straight and masculine notions of heroic activism dominating our political imaginary<sup>28</sup> ». Elle voit en la *résistance faible* une forme d'agentivité politique qui déstabilise les structures de pouvoir. Pour elle, c'est clair : « the resignation from the classical, masculine and heroic model of politic agency [...] entails the rejection of domination and strength<sup>29</sup> ». En renonçant aux actes héroïques valorisant une force physique, l'écriture se positionne à première vue comme un échec, comme un acte de résistance qui prend forme en dehors des lieux de pouvoir traditionnels, habituellement construits autour d'un système entretenant la socialisation entre hommes, et cultivant un esprit de lutte nécessitant force et puissance.

---

<sup>27</sup> Jack Halberstam, *The Queer Art of Failure*, op. cit., p. 88.

<sup>28</sup> Ewa Majewska, « Weak Resistance : Beyond the Heroic Model of Political Agency », *Feminist Antifascism : Counterpublics of the Common*, New York, Verso, 2021, p. 5.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 146.

\*

Je ne sais pas si on peut parler d'écroulement, peut-être plutôt d'effritement. L'écriture se déploie en sourdine, dans les coulisses. Elle sème des dégâts qui se ramassent au porte-poussière et des nuages de décombres qui progressent sans faire trop de bruit. Il faut reconnaître ce privilège mâle, celui d'œuvrer en retrait, en silence. Une voix mâle, même repliée, risque toujours de s'élever au-dessus de celles qu'elle étouffe, et d'ainsi être plus écoutée.

\*

Alors que j'écris pour essayer de me soustraire de l'emprise qu'ont sur moi l'identité masculine et la culture patriarcale, j'apprends que je serai prochainement père à mon tour. Si j'accueille cette nouvelle avec beaucoup d'amour, une chose me retient ou me rentre dedans : je serai *père*. *Père* résonne en moi comme s'il trainait avec lui toute une lignée. J'avais sous-estimé la force du nom, ce qu'il porte en lui. *Père* résonne comme les fondations à peine fissurées d'une institution à protéger et à honorer. *Père* me ramène à ce qu'on se rejoue collectivement et intimement. *Père* m'éveille au lien filial qui s'étend en dehors des cercles familiaux. Pour le défaire et m'en défaire, je veux bien commencer ici.

\*

L'écriture et le texte littéraire ont cette capacité d'agir sur soi, mais aussi sur le monde. Ils autorisent la production de nouveaux discours, et la possibilité de se construire un peu plus librement. Ils permettent de déroger, d'expérimenter autre chose, d'aller vers des configurations masculines qui accueillent l'amour et se défont d'une droiture de façade. Écrire, c'est s'imaginer autrement, à travers les parcours sinués de la création, pour confronter la perpétuation mécanique de la domination masculine. Pour reprendre les mots de Martine Delvaux, « [a]u lieu d'imiter une figure qui nous fait du tort depuis toujours, je veux croire qu'on peut continuer à inventer la place des corps<sup>30</sup>. »

\*

---

<sup>30</sup> Martine Delvaux, *Le boys club*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2020, p. 184.

Camille Laurens parle de « puissance répétitive<sup>31</sup> » lorsqu'elle aborde ce ronron continual auquel on s'habitue et qui finalement « nous empêche de consacrer notre énergie à quelque élan nouveau, plus créateur, à quelques bonds dans l'inconnu<sup>32</sup> ». La puissance de l'identité masculine normative tient grâce à ça : sa reproduction et sa répétition machinale tendent à invisibiliser les autres formes sous lesquelles elle peut se déployer, jusqu'à rendre difficile de s'envisager autrement. Un cycle est certainement à briser. Tant qu'il ne se créera pas une culture populaire qui valide et soutient une masculinité libérée du patriarcat, il est difficilement envisageable de voir s'opérer un changement de masse au sein duquel les hommes penseraient leur identité masculine à l'extérieur d'un système qui célèbre et encourage leur domination<sup>33</sup>.

\*

La répétition agit comme un baume qui assèche rapidement la peau. Mon bureau est un espace qui me rend friable, c'est par facilité que je copie et recopie. Mais la copie recèle aussi des déformations, des réifications, au même titre que la mémoire agit sur le souvenir. À force de répéter, des modifications parviennent à s'insérer jusqu'à la source pour la tordre légèrement, et peut-être même la faire oublier.

\*

Pour Ewa Majewska, « [t]he weakness and strength of the common is understood as the making of the *ritournelle*, as the becoming of the refrain in which it is possible to see the other side of the common, its banality and unexceptionality<sup>34</sup> ». Autant les dispositifs de pouvoir nous apparaissent comme des structures inébranlables, autant il suffit d'insérer une légère variation dans la répétition pour disloquer la *ritournelle* habituelle, pour lever le voile sur la *banalité* de la mise en scène, révéler la fragilité qui la constitue et que la force du nombre s'émeut à consolider.

\*

---

<sup>31</sup> Camille Laurens, *Encore et jamais*, op. cit., p. 61.

<sup>32</sup> *Idem*.

<sup>33</sup> bell hooks, *The will to change : men, masculinity, and love*, New York, Washington Square Press, 2004, p. 134.

<sup>34</sup> Ewa Majewska, « Weak Resistance : Beyond the Heroic Model of Political Agency », op. cit., p. 141. (L'auteure souligne)

Si « [l]a répétition d'une figure, d'une image, est l'aveu d'un système<sup>35</sup> », je veux croire que l'écriture peut agir comme cette variation nécessaire et suffisante pour déstabiliser l'ordre des choses.

\*

Pour Geoffroy de Lagasnerie, la capacité d'agir du texte littéraire semble tenir du fait qu'il soit un objet à la fois productif et reproductif. C'est-à-dire qu'il permet autant la production de nouveaux discours, l'invention de nouvelles formes pour se dire, que la reproduction ou la reconduction des idées du corps social dominant :

Lorsque nous décidons d'écrire, nous nous plongeons dans le monde, en sorte que si ce que nous faisons ne vient pas contrarier sa reproduction, cela participe, *de fait*, de sa perpétuation, *que nous le voulions ou non, que nous le reconnaissions ou non, que nous le dénions ou non*<sup>36</sup>.

Bien que l'écriture désamorce d'emblée la logique d'un système qui se veut sans failles, user de l'écriture pour mettre en avant-plan des discours inventifs, c'est aussi entreprendre un travail de glissement par rapport à la norme. Si j'écris, si je crée, c'est pour m'extraire du monde en troublant le fonctionnement des dispositifs de pouvoir qui le régissent, et en révélant les redites endormantes qui le composent.

\*

« [L]es dominants savent qu'ils produisent de la violence<sup>37</sup> ». Il ne suffirait donc « plus de montrer, mais de confronter<sup>38</sup> » les structures dominantes en les exposant à d'autres formes, en laissant l'espace nécessaire aux représentations alternatives autrement recluses. Pour espérer une transformation, je dois réinvestir la norme, jouer avec ses codes, de sorte à y insérer des configurations divergentes et ainsi désinvisibiliser ce que nous performons à l'aveugle, presque inconsciemment. Une brèche se crée alors, et me laisse explorer les avenues possibles. Écrire permet cela, oui : déployer des espaces où il fait bon laisser les corps prendre forme à l'extérieur de cloisons tissées serrées.

<sup>35</sup> Martine Delvaux, *Le boys club*, op. cit., p. 19.

<sup>36</sup> Geoffroy de Lagasnerie, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Des mots », 2017, p. 36. (L'auteur souligne)

<sup>37</sup> Ken Loach et Édouard Louis, *Dialogue sur l'art et la politique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Des mots », 2021, p. 33.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 37.

\*

La réarticulation de l'identité masculine permet de révéler les palissades que les hommes imposent pour se distinguer de ceux et celles qu'ils utilisent pour se hisser et se maintenir au-dessus de la mêlée. J'aime savoir que des jambes peuvent craquer et trembler aussi lourdement que le sol. J'aime penser que l'écriture provoque la peur, qu'une faille comme une égratignure a le pouvoir d'ébranler des fondements qui ne sont, en réalité, pas si bien assurés.

\*

Il m'apparaît nécessaire de le dire : l'activité mimétique d'un texte, jumelée à la volonté de critiquer et de choquer l'état dominant, couve le danger de proposer de nouvelles formes moralisatrices. Plane alors le risque de rejouer certaines dynamiques de pouvoir à l'origine des grands récits. Il me semble qu'il vaille mieux éviter cette approche paternaliste, pour veiller à ne reproduire ni une hiérarchisation des représentations, ni une invisibilisation de certains discours. Je refuse de voir l'écriture comme un combat qui m'autorisera à moduler le vivant comme bon me semble. J'essaie de me tenir loin d'une version remodelée de la masculinité qui, sous prétexte de s'en prendre à la toxicité, risquerait de reconduire un système binaire erroné, en négligeant plusieurs autres réalités.

\*

Je vais le dire ainsi, au risque de basculer dans une certaine trivialité : l'écriture et le texte littéraire peuvent, bien sûr, participer à alimenter une posture autoritaire visant à s'ériger, autant que son propre discours, au-dessus de plus petits que soi. Une autre avenue est toutefois possible et nécessaire : celle qui appelle un geste d'ouverture, qui laisse place au silence de manière à créer un lieu d'échange où se croisent des identités et réalités plurielles.

\*

Quand j'écris, je sacrifie les digressions au nom d'une unité et d'une linéarité régulatrices. Je me refuse l'exploration de formes émiettées, diversifiées, préférant me ranger auprès d'un récit qui suit les protocoles. Je porte pourtant le fantasme d'une écriture qui me décompose.

\*

Au-delà de ce qui est dit et montré, la forme à travers laquelle un récit prend racine s'avère, elle aussi, révélatrice. Car « ce ne sont pas seulement les contenus littéraires qui sont hétéronormatifs et patriarcaux, mais aussi la forme elle-même des œuvres qui nous ont été transmises avec le temps<sup>39</sup>. » L'impression d'unité d'un récit classique s'avère « au service d'une ligne directrice et aplaniante du réel<sup>40</sup> », dont la forme finie régule toute autre construction qui la transgresserait. Cet ensemble poli, à l'intérieur duquel tout se tient parfaitement, étouffe les possibles déformations qui menacent le bon fonctionnement des récits.

\*

Je décide de me construire au côté des recommencements, de manière à briser l'illusion d'une linéarité et d'une plasticité rigide, non-modulable : « [m]ontrer des répétitions, c'est déconstruire le spectacle traditionnel et sa perfection illusoire<sup>41</sup>. » Jouer de la répétition, aussi. L'écriture fragmentée me permet d'entrevoir un *je* plus dégagé. Elle favorise les ressassemens et m'amène ainsi à comprendre l'absence au-delà de l'échec, pour plutôt envisager le manque comme une pause salutaire, comme un gouffre susceptible de tout emporter.

\*

Je me fragmente doucement. Le texte se construit au rythme de mes étouffements. La fragmentation me permet de résister, de m'engager dans la voie lente d'un changement souhaitable : c'est un bâton mou trouvé dans le bois. La fragmentation me permet de me débusquer moi-même, de me disperser, d'aller vers une identité fuyante, en me dévoilant à moitié et en démontant les abris patentés avec le temps.

\*

Maintenant tu le sais, j'écris contre *toi* pour te faire éclater au même rythme que les tisons des buches mouillées.

---

<sup>39</sup> Alex Noël, « Appeler la tornade », *Se faire éclaté.e : expériences marginales et écritures de soi*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Indiscipline », 2021, p. 67.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>41</sup> Camille Laurens, *Encore et jamais, op. cit.*, p. 31.

## LES HEURES OUVRABLES

*Tu me réveilles la nuit. Les sueurs sont douces. Au parc à chien, les néons rejouent l'après-midi pour personne. La double clôture empêche les faufilages, c'est pratique. Les lignes du terrain de baseball se décousent en pointillés. Je n'ai plus envie de rentrer, les estrades froides me suffisent. Peux-tu m'aider s'il te plaît, je me suis embarré avec mon vélo.*

« Faire une phrase, mettre un point, recommencer autant de fois que souhaité et ne pas exiger davantage<sup>42</sup>. » Bis.

\*

En m'installant à mon bureau, le matin, je prends quelques minutes pour loucher vers la fenêtre, boire mon café en regardant le voisinage s'activer. Les gens de mon quartier ont l'air de participer à une activité à laquelle je n'ai pas été convié. J'écris, et je les envie. « Le monde ne demande pas aux gens d'écrire des poèmes, des romans ou des histoires<sup>43</sup>. » En m'installant à mon bureau, je prends aussi place dans l'hostilité du quotidien. Je veux croire que nous sommes plusieurs, éparpillés au même moment, à nous prêter à l'écriture. J'aime penser qu'ensemble, on contribue un peu au ralentissement de la circulation.

\*

L'écriture a son propre temps. Mes rencontres avec elle ne peuvent se faire dans l'empressement. Si je ressens parfois l'urgence d'écrire, je ne suis pas capable d'y répondre : je dois d'abord m'arrêter. J'ai besoin de me rendre plus réceptif et sensible à ce qui m'entoure. Pour ça, je dois prendre une pause. Mon expérience de l'écriture se compose de lenteurs, de tâtonnements et d'errances. L'écriture m'impose son rythme : c'est une dynamique que je ne veux pas inverser. Pour respirer avec elle, je dois ralentir la cadence. J'y vois là une manière de me retirer du monde et d'une vie active qui « ferme l'espace pour le travail intellectuel et la rêverie [...] nécessaire [à] la création<sup>44</sup>. »

\*

Après une journée fructueuse, où l'on pourrait qualifier l'écriture d'*efficace* et de *productive*, j'ai pourtant l'impression de n'avoir rien accompli. Je pense alors à ces corps immobiles de comptables, de banquiers ou d'hommes d'affaires qui épousent les mêmes formes que le mien. Je vois nos dos droits et courbaturés, et pourtant, nous sommes désunis. La distance entre nos postures ne réside pas dans la position qu'occupent nos corps, mais dans ce qu'ils servent à produire.

\*

---

<sup>42</sup> Philippe Charron, *Superballe*, Montréal, Le Quantanier, 2022, p. 39.

<sup>43</sup> Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, op. cit., p. 77-78.

<sup>44</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Tu choisiras les montagnes*, op. cit., p. 118.

Une journée est généralement jugée bonne et fertile si elle satisfait des critères de quantités et de cases cochées. Je rêve d'un texte qui se suffise d'une demi-page. Je veux regarder s'envoler les oiseaux migrateurs en sachant qu'à leur retour je serai encore au travail sur le même poème.

\*

« Un soir qu'il redescend de son repaire, sa fille lui demande s'il va bien. Il répond que c'est une bonne journée. Elle veut savoir c'est quoi, une bonne journée. Son père lui répond qu'une bonne journée, c'est huit pages<sup>45</sup>. » Je suis content pour lui, mais je l'envie un peu, aussi.

\*

L'écriture, pour mettre en échec les rendements et l'agitation du quotidien, n'a pas besoin d'être volumineuse. Devant une absence d'apports concrets et rentables au régime capitaliste, elle ne contribue pas à alimenter un discours de gagnants. « [F]ailure, of course, goes hand to hand with capitalism<sup>46</sup>. » Je collectionne chaque jour les médailles de participation. Je m'en réjouis : je suis un *underachiever*.

\*

*Je suis en train de terminer la rédaction de mon mémoire.* Cette phrase, j'ai commencé à la répéter avant même d'entrer en période de rédaction. Alors qu'on me demandait *ce que je faisais ces temps-ci*, je ressentais le besoin de mentir, de simuler l'aboutissement de l'écriture, comme s'il fallait que je rassure mon entourage. *Faites-vous-en pas, tout ça achève, je pourrai bientôt me consacrer aux vraies affaires.* J'étais un imposteur, celui qui ne contribue pas au système, alors je renouvelais le mensonge et me faisais miroiter, autant qu'aux autres, une fin qui approche. J'ai repoussé les dates butoirs, je me suis amusé à retarder la suite des choses. Je me suis emparé de l'écriture, m'en suis fait une routine confortable, ne soupçonnant pas encore « le privilège de se saisir du temps<sup>47</sup>. »

\*

---

<sup>45</sup> Éric Plamondon, *Mayonnaise*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2012, p. 135.

<sup>46</sup> Jack Halberstam, *The Queer Art of Failure*, op. cit., p. 88.

<sup>47</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Tu choisiras les montagnes*, op. cit., p. 118.

Je le redis comme ça : je valse, je le sais. L’écriture et ses ressassemens m’engagent dans un double mouvement d’une apparente contradiction. La répétition exerce un mouvement d’emprise, autant qu’elle est un geste de dessaisissement<sup>48</sup>. En écrivant, je prends place dans un jeu de va-et-vient, de prises et de déprises. C’est justement cette dynamique qui opacifie le potentiel émancipateur de l’écriture. Dans le cas précis de l’identité masculine, sa répétition stérile et monotone m’ensorcelle : c’est la facilité et le confort qui m’attirent et me retiennent. Si je m’empare de l’écriture, c’est pour récupérer les redites, user du geste répétitif à des fins créatrices et perturbatrices. Je déjoue la masculinité en employant sa propre mécanique. Je ressasse avec l’écriture pour fragiliser le lien que j’entretiens avec la norme, pour me rendre contre-performant, et me placer du côté des recommencements qui viennent à épuisement.

\*

J’ai longtemps résisté à faire de l’écriture un rendez-vous, à y accorder un temps précis, par peur d’y sacrifier tout amour et spontanéité. Par crainte qu’elle ne devienne une corvée, une chose à chasser pour passer rapidement à la suivante. J’y détectais là un piège consumériste susceptible de bousiller un texte, de travestir ses intentions.

\*

Je me reconnaissais dans cette tendance que décrit Camille Laurens : veiller à ne pas répéter, lorsqu’on se prête à l’écriture, les horaires du quotidien, afin d’éviter qu’elle ne soit convertie en une tâche comme une autre qui nous rapprocherait d’une productivité à tout prix. Si Laurens voit là un refus de faire obéir l’écriture au roulement tumultueux et aux routines quotidiennes, pour la placer en dehors des « cases qui divisent la vie<sup>49</sup> », elle y décèle surtout un désir de dissocier l’écriture d’une sphère de travail engrangée aux gestes répétitifs abrutissants. Alors qu’en écrivant on rature, on relit, on efface, on recommence, Laurens questionne la dénégation que nous entretenons à l’égard de la répétition lorsqu’il s’agit de création. Pour elle, il s’avère nécessaire de reconnaître la contribution des gestes répétitifs au processus créatif. Vouloir isoler l’écriture, la situer à l’extérieur des tâches et travaux qui régulent l’horaire, c’est courir le risque d’effacer et d’invalider toutes ces répétitions qui dictent nos vies, toutes ces transmissions de savoirs domestiques.

---

<sup>48</sup> Éric Benoit et al., *Écritures du ressassement*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Modernités 15 », 2001, p. 19.

<sup>49</sup> Camille Laurens, *Encore et jamais, op. cit.*, p. 18.

\*

Dans *frotter, laver, cuisiner, soigner*, les préfixes *re* sont muets. Dans *écrire*, aussi.

\*

Dans son essai *Filles corsaires*, Camille Toffoli avoue écrire principalement « après les heures ouvrables, en essayant d'oublier la liste de tâches et les courriels non lus<sup>50</sup>. » Une amie partage avec elle ce sentiment de liberté que lui apporte la nuit, alors que ce court moment est « le seul temps qui lui [appartient] vraiment, le seul qui ne soit pas volé par le travail ou parasité par les obligations domestiques<sup>51</sup>. » Bien qu'elles soient toujours là, en latence, la nuit lui permet de vaquer à l'écriture sans trop de culpabilité.

\*

J'écris pendant les heures ouvrables. Je reconnais ce privilège de déjouer les heures et de les étirer. Je reconnais aussi le potentiel subversif d'une écriture qui s'étale en plein jour.

\*

Je le dis sans doute naïvement : j'aimerais que les hommes usent de l'écriture, l'insèrent dans leur quotidien, en fassent un mode de vie, non pas pour se dérober encore plus facilement aux tâches domestiques qui longent les murs, mais pour troubler les attentes qu'on a envers eux :

Les modes de vie qui ne correspondent pas avec les visions communément admises de la réussite, lorsqu'ils sont assumés, deviennent [...] des manières de « refuser de reconduire la logique dominante du pouvoir ». Ils permettent « d'imaginer d'autres finalités à la vie, à l'amour, à l'art et à l'existence », d'investir des avenues qui sont difficilement capitalisables, et qui ne sont pas entérinées par des institutions [...]<sup>52</sup>.

---

<sup>50</sup> Camille Toffoli, *Filles corsaires : écrits sur l'amour, les luttes sociales et le karaoké*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2021, p. 13.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>52</sup> Jack Halberstam, *The Queer Art of Failure*, op. cit. ; cité dans Camille Toffoli, *Filles corsaires : écrits sur l'amour, les luttes sociales et le karaoké*, op. cit. p. 76-77. (Traduction libre de Camille Toffoli)

\*

J'écris de chez moi. J'ai fait de ma demeure mon lieu d'écriture. J'ai longtemps voulu croire que mon bureau me séparait du monde du travail, que cet espace bien à moi me permettait de créer librement, en toute immunité, mais son emprise traverse les murs et les fenêtres mal isolés de ma maison. Je n'y échappe pas : je me compare sans cesse à la vitesse et aux rendements d'un mode de vie axé sur le travail rémunéré. Je suis sous son influence. Quand ce n'est pas ma propre culpabilité qui me renvoie la relation que j'entretiens avec le système capitaliste, et ses exigences de performance, c'est les autres qui me le rappellent. Pour pouvoir justifier une absence ou mon indisponibilité, je dois dire que *je travaille* et non que *j'écris*. Sinon, ça ne passe pas.

\*

Des amis, des collègues, mon père, prennent des nouvelles. On me demande ce que j'ai fait de ma journée. Je réponds la vérité : j'ai lu, j'ai écrit, j'ai pris une marche. Ils savent rarement quoi répondre. Le léger silence qui accompagne leur sourire, je ne sais pas ce qu'il trahit au juste. J'ai l'impression qu'il m'expose à leur jugement méprisant autant qu'à leur jalouse. Que leur bouche qui se fend dénonce un éveil, une envie de tout saccager. J'aime penser que l'écriture leur apparaît alors comme quelque chose dont ils pourraient vouloir, eux aussi, faire l'expérience.

\*

« [T]out temps qui ne peut faire l'objet d'une valeur monétaire est suspect et déconsidéré<sup>53</sup> ». Je crois qu'on pourrait le dire ainsi : l'écriture a un temps domestique.

\*

Mon bureau est souvent déserté. Je le délaisse pour partir une brassée, rassembler la vaisselle qui traîne, passer le balai, anticiper les repas à venir, réparer les tuyaux qui coulent, mais je n'arrête pas d'écrire pour autant. L'écriture, elle est latente, elle ne me quitte pas. J'accumule les temps doubles, l'horodateur ne permet pas de *puncher out*. J'erre en silence, laissant croire que j'ai pris congé, alors que je rumine. La création demande un long et important processus de digestion, un moment de

---

<sup>53</sup> Jonathan Martineau, *L'ère du temps : modernité capitaliste etaliénation temporelle*, trad. Colette St-Hilaire, Montréal, Lux éditeur, coll. « Humanités », 2017, p. 279.

gestation et de triage qui se fait en pensées, comme une manière de se venger du réel<sup>54</sup>, de s'y effacer un moment, pour mieux se déplacer.

\*

Au même titre que ces autres tâches quotidiennes, je me demande si le travail invisible que requiert l'écriture ne sert pas à la discréderiter, elle aussi.

\*

J'écris de chez moi. Je commets par-là une double faute : je reste à la maison, sans être payé. Le travail qui dicte mes journées me disqualifie. Un vrai homme « s'identifie avant tout à son emploi<sup>55</sup> », et moi, en écrivant, j'ai renoncé à mon rôle de pourvoyeur.

\*

Les fenêtres autour de mon bureau ruissellent de condensation. Les cernes noirs de moisissure enflent doucement et me menacent à coup de silements. Je vaporise les murs d'eau de javel, et laisse pleurer les coulisses comme un mascara *cheap* sur une peau de gyproc. J'ai le choix entre frotter ou partir. En faisant mes boîtes, je pense à Virginia Woolf et sa *chambre à soi* qu'elle identifie comme cette condition nécessaire à la création pour une femme qui désire écrire. Avoir une chambre à soi lui paraît indispensable<sup>56</sup>. Elle voit en ce lieu une traduction des conditions sociales et économiques qui permettent aux femmes de s'adonner librement à la création, autant qu'elles révèlent ce qui les en empêche. Avoir un lieu à soi implique que l'on dispose du temps pour écrire, d'une indépendance financière, et de l'opportunité de s'abandonner dans l'écriture en s'exprimant à l'abri des regards et des attentes extérieures.

\*

Je retrouve mon bureau dans un nouveau décor. Je ne croyais plus possible qu'une fenêtre puisse être sèche en hiver. Les murs blancs non gondolés me rappellent la

<sup>54</sup> Émilie Perreault (anim.), Xavier Dolan (invité), François Létourneau (invité), « Tinder littéraire entre François Létourneau et Xavier Dolan », *Il restera toujours la culture*, 8 février 2024, en ligne, <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/il-restera-toujours-culture/segments/rattrapage/476413/tinder-entre-francois-letourneau-et-xavier-dolan>.

<sup>55</sup> Francis Dupuis-Déri, *La crise de la masculinité*, op. cit., p. 197.

<sup>56</sup> Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, op. cit., p.8.

chance que j'ai de pouvoir quitter ma *chambre à moi* pour m'en doter d'une autre. Mes nombreux priviléges, c'est l'écriture qui me les dévoile.

\*

J'écris de chez moi alors que « [d]ans la tradition, les valeurs viriles sont les valeurs [...] de la rupture avec le foyer<sup>57</sup>. » En faisant de ma maison mon lieu d'écriture, j'essaie de réinvestir le rapport filial qui traverse les murs. La demeure est un lieu important de reproduction et de transmission de comportements qui se répètent de génération en génération. Il s'agit d'un cadre facile à rejouer, par facilité, par manque d'imagination, parce que c'est ce que nous avons toujours connu. Je veux me réconcilier avec ce cycle qui reconduit des relations normées, je veux le briser pour que ma demeure soit un lieu de transformation, un lieu où règne l'amour.

\*

Attention, « parler d'amour oblige à assumer sa vulnérabilité, ses désirs, ses faiblesses, ses doutes<sup>58</sup>. » L'amour n'est pas une affaire d'hommes : le patriarcat et la domination masculine y font sans cesse obstacle<sup>59</sup>. Pour bell hooks, « [o]n ne peut s'éveiller à l'amour que si l'on se débarrasse de son obsession pour le pouvoir et la domination<sup>60</sup>. » Sa force transformatrice n'est pas à sous-estimer. Je le pense vraiment : l'écriture m'apprend à mieux aimer.

\*

Mon foyer est un terrain fertile, à l'origine de mes racines identitaires et de dynamiques sociales qui se répandent en dehors du driveway. L'écriture me permet d'occuper cet espace autrement, d'expérimenter autre chose. Ma cohabitation avec l'écriture déborde les heures passées seul avec elle. Elle m'oblige à rester réceptif, à l'écoute de qui se trame entre les murs, de manière à me faire plus petit, à refuser « d'ordonner le vivant<sup>61</sup> » et d'y imposer mes modulations. Cette colocation est à la

<sup>57</sup> Virginie Despentes, *King Kong théorie*, op. cit., p. 26.

<sup>58</sup> Mona Chollet, *Réinventer l'amour : comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*, Paris, Zones, 2021, p. 18.

<sup>59</sup> bell hooks, *À propos d'amour*, trad. Alex Taillard et Florence Zheng, Paris, Éditions Divergences, 2022, p. 20

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>61</sup> Andréane Frenette-Vallières, *Tu choisiras les montagnes*, op. cit., p. 152.

source d'une germination qui rend propices la création et l'imagination de nouvelles expériences, de nouveaux liens à investir et à dénouer.

\*

J'écris de chez moi. J'estime par-là entreprendre une démarche d'actualisation de mon identité masculine. Le lien qui m'unit à ma demeure mue tranquillement, alors que la maison devient un lieu d'épanouissement et d'accomplissement. L'écriture me force à refuser la perpétuation de manières de faire et de penser qui assureraient ma domination, autant sur elle que sur ce qui m'entoure, favorisant l'organisation d'un espace qui accueille l'amour. Si j'écris de chez moi, c'est pour venir plus facilement vers moi.

ENTRE NOUS

*Tu déplaces les meubles. Tu arrives dans les détours des toasts au beurre et les culs-de-sac de draps contours. Je t'attends en haut des marches, dans la lumière émiettée d'un vitrail. Les ciels de la Côte-Nord sur le plancher n'ont pas appris la danse en ligne. Le désordre m'engourdit, la rampe me rattrape. Il faut descendre pour ajuster le dimmer.*

J'ai du mal à circonscrire la relation que j'entretiens avec un texte. J'ai longtemps voulu la cartographier, la délimiter à l'aide de contours plus ou moins étanches, me laissant ainsi la permission d'y entrer et de m'enfuir facilement, quand bon me semble. Mon intérêt et mon amour envers un texte sont sans cesse à renouveler. Je deviens facilement désintéressé et épousé devant un texte qui se ferme à moi. Je croyais que l'amour pour un texte allait de soi, qu'il se développait naturellement, sans que j'aie à m'impliquer, ou comme on dit : à le cultiver.

\*

« Dans la culture patriarcale, les hommes sont particulièrement enclins à considérer l'amour comme quelque chose qui leur serait dû, sans qu'ils aient à faire d'effort<sup>62</sup>. » L'amour, d'un point de vue masculin hétéronormatif, soulève le paradoxe du travail : alors qu'il est encouragé au quotidien comme une forme de reconnaissance et de réussite, en amour, le travail est plutôt associé à un investissement émotionnel, à une connexion avec ses sentiments qui relève de la faiblesse.

\*

Mona Chollet propose un rapprochement entre l'amour et la création en soutenant qu'il « existe une parenté étroite entre la pulsion amoureuse et la pulsion narrative<sup>63</sup> », soit ce sentiment d'ivresse qui dissimule, en réalité, les dynamiques de pouvoir et les inégalités siégeant au sein d'une relation. Elle évoque sa désillusion amoureuse en remettant en question la vision idyllique de l'amour et questionne, par le fait même, le romantisme que l'on rattache à l'écriture, portée par le mythe d'une oasis parfaite, d'un long fleuve tranquille sur lequel flotter. Entretenir cette vision d'un amour sans entraves et dépourvu de subordinations, c'est faire abstraction du fait que « [l]a pratique de l'amour demande du temps<sup>64</sup> » et un travail à renouveler.

\*

Je me suis rapidement emparé de l'amour pour définir la relation qui m'unit à l'écriture, dans l'urgence de me hisser au-dessus d'elle, de me poser en grand meneur. Je reproduisais par là une liaison normée, laissant difficilement l'espace au

---

<sup>62</sup> bell hooks, *À propos d'amour*, op. cit., p. 128.

<sup>63</sup> Mona Chollet, *Réinventer l'amour*, op. cit., p.10.

<sup>64</sup> bell hooks, *À propos d'amour*, op. cit., p. 174.

déploiement d'une voix qui se tait pour écouter, préférant enterrer ses murmures de mes aboiements et claquements de porte répétés.

\*

Je le dis comme ça : il y a certainement un lien d'amour entre le texte et moi qui est à cultiver et à honorer. Pour que ce lien affectif s'érige à l'extérieur du prisme de la domination, il me semble plus juste de penser mon rapport au texte par le biais de l'amitié et ses potentiels chamboulements politiques.

\*

« Les amitiés ne répondent pas à des rôles préétablis et demeurent, de ce fait, difficiles à institutionnaliser. [...] On ne forme pas l'amitié, comme on cherche à performer l'amour<sup>65</sup> » : leurs attentes respectives sont rarement soumises aux mêmes exigences. Une amitié n'évolue pas pour autant sans heurts ni de façon linéaire. Les confidences mènent autant à la confrontation qu'à des moments de grande douceur. Là où il y a un renversement, c'est dans la manière dont se configurent les relations amicales. L'amitié, en jouant avec les frontières de l'amour et de l'intimité, vient déjouer le cadre officiel et convenu d'une liaison normalement associée au couple, et laisse un espace propice à la création de relations qui prennent forme à l'extérieur du cadre normé. En « introduis[ai]nt l'amour là où il devrait y avoir la loi, la règle<sup>66</sup> », il se « nouent des lignes de force imprévues<sup>67</sup> » qui confrontent l'ordre établi.

\*

L'amitié brouille les pistes. Chez moi, elle libère un brouillard qui sème la confusion, un nuage à l'origine de relations codifiées et performées dans la retenue. Alors que la mince ligne qui se forme entre *amitié* et *amour* favorise l'émergence de nouveaux modes d'être-ensemble, elle sert surtout, pour les hommes, à garder un bras de distance.

\*

Mon bureau m'accueille dans une intimité qu'il m'est difficile de retrouver ailleurs. Cette drôle de relation que j'entretiens avec l'écriture, l'investissement affectif que je

---

<sup>65</sup> Camille Toffoli, *Filles corsaires*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>66</sup> Michel Foucault, « De l'amitié comme mode vie », *La Gai Pied*, n° 25, p. 38.

<sup>67</sup> *Idem*.

renouvelle sans retenue pour elle, me donne envie d'injecter davantage d'amour dans la cuisse de mes amitiés entre hommes. Oui, l'écriture m'inspire à repenser mes amitiés. Je veux user de ses mouvements perturbateurs, les lui emprunter, pour créer des espaces à l'intérieur desquels on s'épuise de la norme. Je veux envisager l'amour comme un moyen de nous libérer de structures qui limitent l'exploration de nos relations entre hommes. L'écriture me le rappelle et m'y invite.

\*

Dans son essai *The Cultural Politics of Emotion*, Sara Ahmed explore l'influence des émotions sur le façonnement des corps collectifs et individuels en retraçant comment les émotions circulent à travers le corps social. En abordant *l'amour*, elle avance notamment que la répétition d'un script hétéronormatif produit un récit qui module ce vers quoi les corps peuvent et doivent s'orienter. À force de répéter les mêmes gestes, les mêmes mouvements qui pointent dans la même direction, un corps qui veut se soustraire d'une logique hétéronormative doit se contorsionner<sup>68</sup>.

\*

Mon dos craque. Mes genoux se déboîtent presque. Je me courbe légèrement pour me déplacer tout entier vers l'amitié et sa capacité d'agir sur le corps dominant.

\*

J'ai un ami avec qui je passe des heures au téléphone, de manière régulière, comme s'il n'existant pas pour nous d'autres moyens d'entrer en contact. Je sais, quand on planifie un appel, que je dois lui réservé tout mon après-midi. Plus jeune, j'ai dû changer de forfait cellulaire. C'est une grande amitié. C'est une relation dépourvue de distance : on rit, on pleure, on se touche sans l'usage de la force, on raccroche toujours en se disant *je t'aime*. Et pourtant, je ne lui fais pas lire mes textes.

\*

J'ai récemment réalisé que je me fais seulement lire par des femmes. Que c'est vers elles que je me tourne pour partager des bouts de texte, et avoir leurs impressions. Si on peut déceler par là une demande d'aide qui repose sur leur dévotion et disposition

---

<sup>68</sup> Sara Ahmed, *The Cultural Politics of Emotion*, Second edition, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2014, p. 144-145.

toute *naturelle* pour le travail gratuit que requiert ma demande de lecture, j'y décèle surtout une incapacité à me livrer aux hommes, à leur partager une sensibilité autrement cachée. Si je me fais lire par des hommes, je dois d'abord trafiquer le texte, détourner ma sensibilité en usant d'humour ou en adoptant un ton plus cru. Tout ça est très sain, et ça me renvoie en pleine face les codes qui régissent nos relations entre hommes.

\*

Pour Jacques Rancière, le *partage du sensible* se compare à « un découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible [...] qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique comme forme d'expérience<sup>69</sup>. » Autant le *partage du sensible* donne à voir ce qui est commun, autant il met en évidence sa configuration, le tressage des *parts respectives* qui le constitue en s'entrelaçant dans un monde de possibles<sup>70</sup>. Si le *partage du sensible* rend compte d'un commun partagé, il lève surtout le voile sur la « distribution polémique des manières d'être<sup>71</sup> », sur les *places respectives* que chacun et chacune doivent occuper pour assurer le maintien d'une certaine cohésion sociale.

\*

Au lieu d'y voir une opportunité d'échange et d'embrasement, j'évite de me faire lire par les hommes de mon entourage pour prévenir ma désunion. J'ai peur que la sensibilité que je partage ne corresponde pas à l'espace qui m'est assigné, et m'expulse de notre aire commune. C'est sans doute aussi une question d'intimité, alors que le texte nous invite à une forme d'expérience inhabituelle, tout en proximité. C'est une rencontre qui n'a pas lieu dans un bar ou dans un stade, mais dans un silence désarmant.

\*

La socialisation entre hommes se fait souvent au détriment de connexions profondes pour laisser tout l'espace au développement de connexions superficielles. « Men of all ages who want to talk about feelings usually learn not to go to other men<sup>72</sup>. » Si certains y trouvent leur compte, il n'en résulte pas moins que les hommes et les

---

<sup>69</sup> Jacques Rancière, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000, p. 13-14.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>71</sup> *Idem*.

<sup>72</sup> bell hooks, *The will to change*, op. cit., p. 143.

garçons ont en moyenne plus de difficulté à entretenir et approfondir entre eux « des relations solides, basées sur un investissement émotionnel sincère<sup>73</sup> » et vieillissent « avec l'impression de toujours devoir jouer un rôle<sup>74</sup> » en présence de leur garde rapprochée.

\*

Une notification glisse sur le haut de mon écran et me sort de l'écriture. Un ami veut savoir ce que je fais. *J'écris, je rédige*. Il me répond *tu rédiges?*, et je comprends par là qu'il ne sait pas que j'ai entamé une maîtrise il y a maintenant deux ans de cela. Je suis profondément troublé. Je me demande sur quoi se joue notre amitié. Tout d'un coup, mon bureau est déserté. Mes boys, ils m'accompagnent pour tromper ma grande solitude.

\*

Mon bureau ne peut recevoir qu'une chaise. Et même là, elle est parfois de trop : je dois la tasser pour ouvrir les tiroirs. J'aimerais en faire un long comptoir, un îlot autour duquel se réunir. Il y aurait des tabourets et rien d'offert à boire. J'écrirais dans la conversation :

[L]es hommes seraient surtout habitués de se retrouver pour des activités « côte à côte », par exemple s'entraîner ou écouter un match de hockey, alors que les femmes auraient davantage l'habitude des rencontres en « face à face », c'est-à-dire de se voir simplement pour parler [...] [p]arce qu'elles sont mieux entraînées pour les discussions à cœur ouvert, parce qu'elles ont développé le réflexe d'écrire à leurs ami.e.s juste pour prendre de leurs nouvelles [...]<sup>75</sup>.

\*

Virginia Woolf écrit ceci quant à la permission d'écrire des femmes : « Les lettres ne comptaient pas. Une femme pouvait écrire des lettres, assise au chevet de son père malade. Elle pouvait les écrire au coin d'un feu, sans déranger les hommes dans leur conversation<sup>76</sup>. » Woolf constate et déplore que les femmes peuvent écrire à condition

<sup>73</sup> Camille Toffoli, *S'engager en amitié*, Montréal, Éditions Écosociété, coll. « Radar », 2023, p. 41.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>75</sup> *Idem*.

<sup>76</sup> Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, op. cit., p. 93-94.

de ne pas déranger, que ça reste entre elles, que ça ne menace pas l'ordre social. Si elles osent la poésie, elles sont rabaissées, ridiculisées pour freiner leur élévation.

\*

Je pense au journal que je ne tiens pas. Je pense aux lettres que je n'ai jamais timbrées. Je pense à tous ces hommes dont la pratique d'écriture se fait sous le signe de la reconnaissance, et du cri désespéré de bassecour. Je pense à une pratique d'écriture qui se suffirait du retrait et du secret.

\*

Camille Toffoli, dans son essai *S'engager en amitié*, dresse les contours des amitiés qui se vivent en ligne. Alors qu'elle rend compte des normes et des attentes qui teintent nos interactions sociales, et de la difficulté d'être soi-même à travers l'oscillement des rôles que l'on joue et qui pervertissent nos différentes relations, l'auteure voit dans les amitiés qui se vivent à distance une possible érosion de la norme. La distance efface les rôles, permettant alors de se livrer plus librement.

\*

Je le dis comme ça : il me semble que les hommes bénéficieraient (oui, encore) à entretenir des correspondances entre eux et à pratiquer un type d'amitié qui se veut politique, c'est-à-dire bâtir et nourrir une sécurité relationnelle et émotionnelle qui se pose comme un contexte favorable à éliminer la performance entre eux. Je pense à une pratique d'écriture entre hommes comme un outil permettant la reconfiguration de leur mode de vie intime, puis collectif. Je pense à une pratique d'écriture qui se retourne contre soi.

\*

Assis à mon bureau, je revois cette toile de Gordigiani. Cette scène, elle brosse peut-être aussi le portrait de trois amis qui, après s'être confiés longuement, ne se quittent pas, mais laissent place au silence pour amorcer ensemble la création d'un tableau dont les perspectives sèment le désordre.

\*

Mon bureau est un corps chaud sur lequel je veux m'étendre. Du moment où je le rejoins, c'est de moi que je m'approche aussi. Si l'écriture me désarme et me pétrifie toujours autant, c'est qu'un certain confort est en jeu. Je crois que c'est ça : tout ceci n'est qu'une question de confort et d'amour à renouveler.

\*

Écrire contre moi, avec moi, n'a pas pour objectif de chasser les boys qui me tournent autour. Je sais que ce que nous performons ensemble nous éloigne d'une solitude et, qu'entre nous, le soutien est assuré par la copie et l'imitation. J'écris pour attirer vers moi d'autres hommes et espérer voir nos résistances se délayer. J'écris pour qu'ensemble, on se réveille avec des textes qui donnent des torticolis, avec des textes qui nous engagent sur la voie d'un travail à sans cesse recommencer.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ahmed, Sara, *The Cultural Politics of Emotion*, Second edition, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2014, 256 p.
- Benoit, Éric et al., *Écritures du ressassement*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Modernités 15 », 2001, 327 p.
- Boisclair, Isabelle et al., *Interpellation(s) : enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Nota Bene, 2018, 233 p.
- Butler, Judith, *Le récit de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 140 p.
- Charron, Philippe, *Superballe*, Montréal, Le Quartanier, 2022, 96 p.
- Chollet, Mona, *Réinventer l'amour : comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*, Paris, Zones, 2021, 255 p.
- Cohn, Dorrit, *La transparence intérieure : modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, trad. Alain Bony, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Collection Poétique », 1981, 320 p.
- Delaume, Chloé, *La règle du Je : autofiction, un essai*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Travaux pratiques », 2010, 95 p.
- Delvaux, Martine, *Le boys club*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2020, 232 p.
- Despentes, Virginie, *King Kong théorie*, Paris, Grasset, coll. « Le livre de poche », 2006, 151 p.
- Dupuis-Déri, Francis, *La crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, coll. « Collection Observatoire de l'antiféminisme », 2018, 319 p.
- Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 146 p.
- Fludernik, Monika, « Introduction : Second-person narrative and related issues », *Style*, vol. 28, n° 3, 1994, p. 281-311.
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1975, 352 p.

- , « De l'amitié comme mode vie », *La Gai Pied*, n° 25, p. 38-39.
- Frenette-Vallières, Andréane, *Tu choisiras les montagnes*, Montréal, Éditions du Noroit, 2022, 199 p.
- Halberstam, Judith, *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, 2011, 211 p.
- hooks, bell, *The will to change : men, masculinity, and love*, New York, Washington Square Press, 2004, 208 p.
- , *À propos d'amour*, trad. Alex Taillard et Florence Zheng, Paris, Éditions Divergences, 2022, 241 p.
- Lagasnerie, Geoffroy de, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Des mots », 2017, 122 p.
- Laplantine, François, *Le sujet. Essai d'anthropologie politique*, Paris, Téraèdre, 2007, 192 p.
- Laurens, Camille, *Encore et jamais : variations*, Paris, Gallimard, 2013, 185 p.
- Loach, Ken et Édouard Louis, *Dialogue sur l'art et la politique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Des mots », 2021, 66 p.
- Majewska, Ewa, « Weak Resistance : Beyond the Heroic Model of Political Agency », *Feminist Antifascism : Counterpublics of the Common*, New York, Verso, 2021, p. 127-147.
- Martineau, Jonathan, *L'ère du temps : modernité capitaliste et aliénation temporelle*, trad. Colette St-Hilaire, Montréal, Lux éditeur, coll. « Humanités », 2017, 312 p.
- Noël, Alex, « Appeler la tornade », *Se faire éclaté.e : expériences marginales et écritures de soi*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Indiscipline », 2021, p. 51-72.
- Perreault, Émilie, « Tinder littéraire entre François Létourneau et Xavier Dolan », *Il restera toujours la culture*, 8 février 2024, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/il-restera-toujours-culture/segments/rattrapage/476413/tinder-entre-francois-letourneau-et-xavier-dolan>>.

Plamondon, Éric, *Mayonnaise*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2012, 201 p.

Rancière, Jacques, *Le partage du sensible : esthétique et politique*, Paris, La fabrique, 2000, 74 p.

Toffoli, Camille, *Filles corsaires : écrits sur l'amour, les luttes sociales et le karaoké*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 2021, 114 p.

\_\_\_\_\_, *S'engager en amitié*, Montréal, Éditions Écosociété, coll. « Radar », 2023, 134 p.

Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, trad. Clara Malraux, Paris, Éditions 10-18, 2017, 171 p.